

LES

QUATRE TALISMANS,

SUIVIS DE LA

LÉGENDE DE SOEUR BÉATRIX.

IMP. DE HAUMAN ET COMP.— DELTOMBE, GERANT.
Rue du Nord, n° 8.

LES
QUATRE TALISMANS,

CONTE RAISONNABLE,

SUIVI DE LA

LÉGENDE DE SOEUR BÉATRIX,

PAR

Charles Nodier.

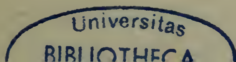


BRUXELLES.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE.

HAUMAN ET Ce.

1838



PRÉFACE INUTILE.

Eh quoi! dira-t-on, des *Nouvelles* encore, et des *Nouvelles* toujours!

Je crains bien, hélas! qu'on ne m'adresse pas ce reproche pour la dernière fois.

Et j'ai cependant quelque raison pour désirer qu'on me l'adresse longtemps, car je ne ferai plus que des *Nouvelles*.

Quand une *Nouvelle* signée de mon nom aura failli à son retour périodique,

il sera arrivé une modification inaperçue, mais certaine, dans le chiffre total de la statistique littéraire. Les dix-sept cent cinquante auteurs qui se disputent, à Paris, l'attention du public, ne seront plus que dix-sept cent quarante-neuf.

L'honneur d'avoir fait partie de cette vaine légion d'oisifs, plus ou moins ingénieux, plus ou moins superficiels, c'est ce que les jeunes gens de province prennent pour de la réputation ou pour de la gloire.

Pauvres jeunes gens, qui ne savent pas qu'un état vulgaire, qu'un petit métier, qu'une industrie grossière, mais honnête, sont mille fois plus conformes à la destination naturelle de l'homme, et valent mille fois mieux pour son bonheur, que

ce bruit passager de la librairie et des journaux, qui va se perdre sans échos et sans souvenirs dans tous les bruits de la multitude !

A compter du jour fatal où l'on s'est avisé de mettre des lettres à la suite d'une lettre pour en faire un mot, des mots à la suite d'un mot pour en faire une phrase, des phrases à la suite d'une phrase pour en faire une page, des pages à la suite d'une page pour en faire un livre, un million d'auteurs ont vécu ; il y en a cent qui vivront.

Voilà certainement la plus sotte des loteries, mais j'y ai mis, j'y ai perdu, j'y perdrai encore : je ne suis plus le maître de n'y pas jeter mon avenir, moi qui n'en ai plus. Malheur à qui m'imitera !

Les *Nouvelles* que je me raconte avant de les raconter aux autres, ont d'ailleurs pour mon esprit un charme qui le console. Elles détournent ma pensée des faits réels pour l'exercer sur des chimères de mon choix ; elles l'entretiennent d'idées rêveuses et solitaires qui m'attendrissent, ou de fantaisies riantes qui m'amusent ; elles me font vivre d'une vie qui n'a rien de commun avec la vie positive des hommes, et qui me sépare d'elle, un peu moins que je ne voudrais, mais autant qu'il est permis à l'imagination d'en allonger les lisières et d'en franchir la portée.

C'est pour cela que j'ai fait des Contes.

On m'a dit souvent, car il n'y a point d'homme qui n'ait ses flatteurs, que j'aurais pu me livrer avec quelque chance de

succès à des travaux plus sérieux ; et comme nous n'avons point de flatteur aussi assidu que notre propre vanité, il m'est arrivé de me le dire moi-même. J'ai fait davantage encore. Tout en suivant le fil de mes causeries frivoles, j'ai péniblement amassé trente années d'études pour la composition d'un de ces ouvrages dans lesquels on ose pressentir une espèce de monument, et que le dernier jour de la vie ne lègue pas sans orgueil à la postérité. Accoutumé à me nourrir d'illusions, je me suis aisément familiarisé avec celle-là. J'ai cru fermement pendant trente ans qu'une inspiration étrangère à ma faible intelligence m'avait révélé le plus important des secrets de la nature humaine ; que mes regards, éclairés par cet

instinct supérieur que Socrate appelait son Démon, pénétraient avec assurance dans l'avenir de notre espèce, et que j'apercevais, aussi vive et aussi pure que si elle était déjà scellée au cycle merveilleux de la création, la soudure inconnue qui doit le fermer, en faisant rentrer tous les êtres, parvenus à la plus haute expression de leur perfectionnement possible, dans le sein du Dieu qui les a produits. Cette idée, soumise à Cuvier dont le génie était un suprême bon sens, l'avait rempli de cet enthousiasme naïf que les grands hommes éprouvent pour la vérité, quelle que soit la source humble et cachée d'où elle jaillit à leurs yeux.

Ce paragraphe, que je rendrais moins long et moins ambitieux si j'en avais le

temps, contient d'ailleurs toute l'histoire de ma destinée littéraire. Me reprochera maintenant qui voudra de ne l'avoir pas autrement remplie. J'ai vécu de mes Romans et de mes *Nouvelles*, parce que je n'ai pas pu faire autrement, et ma philosophie descendra tout entière avec moi dans la fosse que voilà (mon Dieu, je ne la savais pas si près!), parce que je n'ai eu pour l'écrire, ni les loisirs que laisse l'indépendance, ni l'indépendance que donne la fortune, ni la fortune qui vient du hasard ou du savoir-faire, ni le suffrage protecteur d'un de ces libraires bénévoles qui prennent en commandite la plume d'un écrivain renommé. Il fallait pourtant dire cela quelque part pour l'acquit de ma gloriole académique; et je

me suis avisé de le dire dans une Préface, parce qu'on ne lit pas les Préfaces.

Revenons un moment à mes Contes, et puis on n'en parlera plus.

J'ai cherché à prouver dans Soeur Béatrix qu'il ne manque à la plupart de nos légendes populaires qu'un peu d'élégance et d'industrie pour les relever du dédain où elles sont tombées. Si j'y ai réussi, tout le monde y réussira, et c'est un trésor inépuisable de fictions délicieuses.

Les Quatre Talismans ont un objet d'utilité plus sensible et plus général. Je les ai consacrés à la classe de la société qui a le mieux compris, selon moi, ses obligations de la vie, et qui en tirerait le parti le plus raisonnable, si elle connaissait tous ses avantages, c'est-à-dire aux

ouvriers. J'ai voulu leur montrer dans un cadre trop étroit pour un tableau de cette importance, mais dont tout le monde peut agrandir la bordure à sa fantaisie, que les conditions de supériorité sociale les plus universellement reconnues, ajoutent fort peu de chose ou n'ajoutent rien au bonheur, et qu'il arrive même assez souvent qu'elles le rendent impossible, tandis qu'il y a peu d'exemples d'un travail actif, obstiné, consciencieux, dirigé par l'envie de bien faire, qui n'ait pas tôt ou tard trouvé en lui-même sa récompense légitime. Cette leçon est grande, consolante, salutaire, propre à désabuser les bons esprits de ces ambitions jalouses et déplacées qui précipitent les vieux peuples vers leur ruine, et qui sont l'u-

nique secret des révolutions. Aussi n'aurais-je pas hésité à la soumettre aux respectables distributeurs du prix fondé par M. de Monthyon, si cette noble récompense ne paraissait presque uniquement réservée désormais aux vues philosophiques et aux applications expérimentales, qui ont pour but le perfectionnement intellectuel et moral des fainéants, des vagabonds et des forçats. Je conviendrai volontiers d'ailleurs, dans toute la sincérité de mon âme, que la direction donnée en ce sens à l'accomplissement des intentions rémunératrices du bienfaiteur, ne saurait être plus impérieusement prescrite par les besoins de notre civilisation, et je ne crois pas le temps fort éloigné où l'on pourra la regarder comme

un hommage rendu aux intérêts de la majorité souveraine, qui sont le principe et la fin de la nouvelle politique.

A une époque où tous les sentiments moraux et religieux semblent s'être exilés de la terre, il faut du moins savoir gré à la philanthropie moderne de leur ouvrir un refuge dans les maisons de détention et dans les bagnes.

C'est toujours cela.

LES QUATRE TALISMANS,

CONTE RAISONNABLE.

LES QUATRE TALISMANS.

PREMIÈRE JOURNÉE.

Travaillez, prenez de la peine ;
C'est le fonds qui manque le moins.

Il y avait une fois, à Damas, un vieillard très-riche, très-riche, qu'on appelait le *Bienfaisant*, parce qu'il n'usait de ses trésors que pour adoucir les maux du peuple, soulager les malades et les pri-

sonniers, ou héberger les voyageurs ; et il réunissait tous les jours quelques-uns de ceux-ci à sa table, car il n'était pas fier, quoiqu'il fût parvenu. Les plus anciens de Damas se souvenaient qu'il y était arrivé bien pauvre, et qu'il y avait longtemps gagné sa vie à porter des fardeaux pour les marchands ; après quoi, ses petites économies lui permettant d'entreprendre le négoce à son propre compte, on l'avait vu s'élever au plus haut degré de prospérité sans donner lieu au moindre reproche, de sorte que personne ne prenait ombrage de sa fortune, dont il ne semblait jouir que pour en faire part à tout le monde.

Un jour, trois voyageurs fort mal en point, et recrus d'âge, de fatigue et de misère, s'étant rencontrés au même moment à sa porte, pour y demander l'hos-

pitalité, les esclaves du vieillard leur donnèrent à laver suivant l'usage, substituèrent à leurs pauvres haillons et à leurs turbans délabrés des vêtements propres et décents, et distribuèrent entre eux trois bourses pleines d'or. Ils les introduisirent ensuite dans la salle du festin où le maître les attendait, comme il faisait tous les jours, entouré de ses douze fils qui étaient de beaux jeunes gens rayonnants d'espérance, de force et de santé, car Dieu avait béni *le Bienfaisant* dans sa famille.

Quand ils eurent fini leur repas qui était simple, mais copieux et salutaire, *le Bienfaisant* leur demanda leur histoire, non pour satisfaire une vaine curiosité, comme le font la plupart des hommes, mais pour s'informer du moyen de les aider dans leurs entreprises et de les

secourir dans leurs tribulations. Le plus âgé des trois, auquel il s'était adressé, prit donc la parole, et s'exprima ainsi :

HISTOIRE

DE DOUBAN LE RICHE.

Seigneur, je suis né à Fardan qui est une petite ville du Fitzistan, dans le royaume de Perse, et je m'appelle Douban. Je suis l'aîné de quatre enfants mâles, dont le second s'appelait Mahoud, le troisième Pirouz, et le quatrième Ebid, et mon père nous avait eus tous les quatre d'une seule femme qui mourut fort jeune, ce qui le décida sans doute à se rema-

rier, pour qu'une autre mère eût soin de nous. Celle qu'il nous donna dans ce dessein n'était guère propre à servir ses vues, car elle était avare et méchante. Comme notre fortune passait pour considérable, elle fit le projet de se l'approprier, et mon père ayant été obligé de s'absenter plusieurs mois, elle résolut de mettre ce temps à profit pour exécuter ses desseins. Elle feignit de s'adoucir un peu en notre faveur pour nous inspirer plus de confiance, et les premiers jours ainsi passés avec plus d'agrément que nous n'étions accoutumés à en trouver auprès d'elle, cette mauvaise personne nous leurra tellement des merveilles du Fitzistan et du plaisir que nous goûterions à y voyager en sa compagnie, que nous en pleurâmes de joie. Nous partîmes, en effet, peu de temps après, dans une

litière bien fermée, dont elle ne soulevait jamais les portières, par respect, disait-elle, pour la loi qui défend aux femmes de se laisser voir, et nous voyageâmes ainsi pendant soixante journées, sans apercevoir ni le ciel ni la terre, tant il s'en fallait que nous pussions nous faire une idée du chemin que nous avions parcouru et de la direction dans laquelle nous étions conduits. Nous nous arrêtâmes enfin dans une forêt épaisse et obscure, où elle jugea à propos de nous faire reposer sous des ombrages impénétrables au soleil, et je ne doute pas que ce ne fût cette forêt magique qui sert de ceinture à la montagne de Caf, laquelle est elle-même, comme vous savez, la ceinture du monde. Nous nous divertîmes assez bien dans cet endroit, en buvant des vins qu'elle avait apportés, et dont nous ne connais-

sions pas l'usage. Ces breuvages défendus nous plongèrent dans un sommeil si profond, qu'il me serait difficile d'en déterminer la durée. Mais quelle fut la douleur de Mahoud, celle de Piroux et la mienne, car notre jeune frère Ebid dormait encore, quand nous ne retrouvâmes au réveil ni la femme de mon père, ni la litière qui nous avait amenés ! Notre premier mouvement fut de courir, de chercher, d'appeler à grands cris ; le tout en vain. Nous comprîmes alors aisément le piége où nous étions tombés, car j'avais déjà vingt ans, et mes deux frères puînés une seule année de moins, parce qu'ils étaient jumeaux. Dès ce moment, nous nous abandonnâmes au plus horrible désespoir, et nous remplîmes les airs de nos cris, sans parvenir toutefois à réveiller notre frère Ebid, qui paraissait occupé

d'un rêve gracieux, car le malheureux enfant riait dans son sommeil. Cependant nos clameurs devinrent si fortes, qu'elles attirèrent vers nous le seul habitant de ces affreux déserts. C'était un génie de plus de vingt coudées de hauteur, dont l'œil unique scintillait comme une étoile de feu, et dont les pas retentissaient sur la terre comme des rochers tombés de la montagne. Mais il faut convenir qu'il avait d'ailleurs une voix douce et des manières gracieuses, qui nous rassurèrent tout de suite.

« C'est bravement crié, garçons, dit-il en nous abordant, mais c'est une affaire faite, et je vous dispense volontiers de vous égosiller davantage, d'autant que je n'aime pas le bruit. La gryphone a délogé à tire d'ailes et sans se faire prier aussitôt qu'elle vous a entendus ; et vous n'ignorez

pas certainement, puisque vous mettez tant de zèle à mes intérêts, que mon maître le roi Salomon, trompé par les faux rapports de ce méchant animal, lui avait donné l'autorité souveraine dans mes États, jusqu'au jour où une voix humaine viendrait troubler le silence de ces solitudes. C'était à peu près comme qui aurait dit l'éternité, car il n'était guère probable que vous prissiez un jour fantaisie de venir brailler ici, au lieu de faire endéver messieurs vos parents à domicile. Grâces au ciel, tout est pour le mieux, et il ne me reste plus qu'à vous récompenser suivant vos mérites. Vous verrez, petits, que je sais être reconnaissant, car je vais vous gratifier entre vous trois de tout ce qui peut combler les désirs de l'homme sur la terre, savoir la fortune, le plaisir et la science.

« Et d'abord pour toi, continua-t-il en me passant un ruban au cou et en me montrant un petit coffret qui y était suspendu, cette amulette aura la propriété de te faire posséder tous les trésors cachés que nous foulons aux pieds sans les connaître, et de t'enrichir de tout ce qui est perdu. »

« Toi qui n'es que médiocrement joli garçon, dit-il à Mahoud avec la même cérémonie, tu m'auras l'obligation d'être aimé, du premier regard, de toutes les femmes que tu rencontreras dans ton chemin. Ce n'est pas ma faute, si tu ne fais pas un bon établissement. »

« Toi, dit-il à Pirouz, tu devras à ce talisman l'empire le plus universel qu'il soit possible d'exercer sur le genre humain, puisqu'il te fournira des moyens infaillibles de calmer toutes les douleurs

du corps, et de guérir toutes ses maladies... — Gardez bien ces précieux joyaux, ajouta-t-il enfin, car c'est en eux seuls que résident les merveilleux talents dont vous voilà revêtus, et ils perdront toute leur puissance au moment où vous en serez séparés. »

En achevant ces paroles, le génie nous tourna le dos, et nous laissa plongés dans le plus profond étonnement.

Nous ne revînmes à nous que peu à peu, et sans nous communiquer nos premières réflexions qui s'arrêtèrent probablement sur la même idée. Le génie n'avait disposé en notre faveur que de trois amulettes, et il était probable qu'il n'en possédait pas davantage; Ebid, qui n'avait pas été appelé au partage, prendrait mal notre soudaine fortune, et peut-être il exigerait de nous une nouvelle réparti-

tion qui nous serait également funeste à tous, puisque la vertu de nos amulettes, exclusives à chacun de ceux qui venaient d'en être dotés, ne pouvait se communiquer à d'autres. Un sentiment de justice naturelle révolterait son cœur contre le caprice de cette destinée inégale, et nous en ferait un ennemi toujours prêt à contrarier nos desseins et à troubler nos jouissances. Que vous dirais-je, seigneur? Nous eûmes la cruauté d'abandonner cet innocent enfant qui n'avait que nous pour appui, en essayant de nous persuader réciproquement que le génie en prendrait soin, mais sans autre motif réel que la honteuse crainte de l'avoir à notre charge. Cette abominable action, qui devait être l'éternel tourment de mon cœur, n'a pas encore été expiée par tous les maux que j'ai soufferts.

Nous marchâmes pendant quelques jours, en nous servant de ce qui nous restait de nos provisions, et soutenus par les brillantes espérances que nous fondions sur nos talismans. Mahoud, qui était le plus laid de nous trois, et qui voyait d'avance toutes les belles soumises à son ascendant vainqueur, devenait, à chaque pas, plus insupportable d'impertinence et de fatuité. C'était en vain que le ruisseau où nous allions puiser notre breuvage lui annonçait insolemment deux fois par jour qu'il n'avait pas changé de visage. L'insensé commençait à prendre plaisir à la reproduction de son image, et se pavanait devant nous, dans ses grâces ridicules, de manière à nous inspirer plus de pitié que de jalousie. Pirouz, qui n'avait jamais rien pu apprendre, tânt il avait l'esprit borné, n'était pas moins fier

de sa science que Mahoud de sa beauté. Il parlait avec assurance de toutes les choses qui peuvent être soumises à l'intelligence de l'homme, et imposait hardiment des noms baroques à tous les objets inconnus que nous présentait notre voyage. Quant à moi, qui me croyais le mieux traité de beaucoup, parce que j'avais assez d'habitude du monde pour savoir déjà que toutes les voluptés de l'amour et toute la célébrité du savoir s'y achètent facilement au prix de l'or, je tremblais que mes frères ne fissent de leur côté les mêmes réflexions, et j'osais à peine me livrer au sommeil sans leur rappeler que nos amulettes perdraient toute leur valeur dans les mains de ceux qui s'en seraient emparés. Cette précaution même ne me rassurait pas entièrement, et il m'arrivait rarement de céder

aux fatigues de la journée, sans avoir enfoui la mienne à l'écart dans le sable du désert, ou sous un lit de feuilles sèches. Pendant la nuit, le moindre bruit me réveillait en sursaut; j'éprouvais des inquiétudes qui ressemblaient à des angoisses; je me rapprochais furtivement de mon talisman, je le déterrais avec d'horribles battements de cœur, et je ne dormais plus.

Ces préoccupations, qui nous étaient sans doute communes, avaient fait naître entre nous la défiance et la haine, et nous en étions venus au point de ne pouvoir plus vivre ensemble. Nous résolûmes de nous séparer, et de marcher tous trois dans trois directions différentes, en nous promettant, de la bouche plutôt que du cœur, de nous retrouver un jour. Là-dessus, nous nous embrassâmes froidement,

et nous nous dîmes un adieu qui devait être éternel.

Le lendemain, je restai seul avec mes rêves, sans autre nourriture que les fruits sauvages des forêts; ils me manquaient déjà depuis le matin, et la faim me pressait d'une manière cruelle, quand, au détour d'un ravin profond, je tombai au milieu d'une caravane de marchands ou d'une embuscade de voleurs nomades, je n'ai jamais su lequel. J'allai cependant m'asseoir avec sécurité dans le rang le plus épais de la bande, parce que mon amulette venait de me découvrir un mystère dont j'espérais tirer parti avec elle : « Mes amis, leur dis-je d'un ton résolu, vous voyez parmi vous un pauvre jeune homme qui ne possède au monde que ces simples vêtements, mais qui peut vous rendre tous les plus heureux et les plus

opulents des mortels. Comme je suppose que vous n'avez pour but, dans vos périlleux voyages, que de vous enrichir par des gains licites, je viens vous offrir une fortune immense et facile, sans autre condition que de la partager avec vous. Voyez s'il vous convient de m'accorder la moitié d'un trésor que mes glorieux ancêtres ont caché dans ces solitudes, et ce qu'il me faut de chameaux pour la transporter dans la ville la plus voisine. Je prends le divin Prophète à témoin que je vous cède l'autre part, et qu'elle est assez considérable pour combler l'ambition de vingt rois. »

Sur l'assentiment empressé de toute la troupe : « Fouillez le sol de ce camp, repris-je aussitôt, et divisez les charges en égales portions entre vos chameaux et les miens. Je vous répète que la moi-

tié est ma part, et que je ne veux rien de plus, car Mahomet m'a inspiré d'enrichir les premiers croyants que je trouverais dans le désert. »

L'événement répondit à ma promesse. L'or était presque à fleur de terre, et tous les chameaux furent chargés avant la nuit. Quoique le pays parût tout à fait inhabité, nous préposâmes les plus vigilants à l agarde de la caravane, et, comme il n'y avait pas un de nous qui crût pouvoir compter aveuglément sur les autres, je suis assez porté à croire que personne ne dormit. Nous commencions à recueillir le premier fruit des richesses.

Les jours suivants se passèrent assez paisiblement, à jouir entre nous de l'idée de notre bonheur, et à nous confier nos projets. Seulement, à mesure qu'ils se développaient dans notre esprit, nous con-

cevions la possibilité d'en étendre la portée dans une proportion presque infinie, et au bout d'une semaine, le plus modéré de la troupe était mécontent de son lot; car l'insatiable cupidité des riches leur crée, au milieu de leur prospérité apparente, une pauvreté relative plus difficile à supporter que la pauvreté absolue des malheureux de la terre. J'avais remarqué cette disposition dans mes compagnons, quand nous nous arrêtâmes pour camper sur l'emplacement d'une ville antique dont la vaste enceinte et les ruines superbes annonçaient la vieille capitale d'un grand peuple. Mon talisman m'y décelait presque à chaque pas des trésors mille fois plus précieux que le nôtre, mais nos bêtes de somme pliaient déjà sous un fardeau qui ralentissait considérablement leur marche, et l'avarice dont

j'étais possédé me faisait craindre d'ailleurs de nouveaux partages. Sous prétexte de visiter ces monuments dont la munificence n'avait frappé que moi, je m'éloignai donc du reste de la caravane pour marquer à loisir, par des signes faciles à retrouver, les lieux qui recélaient tant de gages de mon opulence future, et je ne rentrai au camp qu'excédé de fatigue et de faim. Je fus étrangement surpris de l'agitation qui y régnait à mon approche, mais elle ne tarda pas à m'être expliquée :

« Jeune homme, me dit un de ces voyageurs que j'avais remarqué parmi les plus déterminés de la bande, nous ne savons ni qui vous êtes, ni d'où vous venez; et depuis dix jours que nous sommes ensemble, vous n'avez pu nous faire connaître, en aucune manière, les

droits particuliers que vous prétendez faire valoir sur le trésor dont nous nous sommes rendus maîtres. Cependant nous sommes vingt, nous avons vingt chameaux, et le traité que vous nous avez malicieusement imposé vous a rendu possesseur de la moitié de nos chameaux et de la moitié de notre trésor, tandis que la moitié de la charge d'un seul chameau nous est échue à chacun, comme si quelque privilége imprimé à votre front, de la main d'Allah, nous avait livrés à vous en serviteurs et en esclaves. Les règles de l'équité naturelle voulaient que ces richesses fussent également divisées entre tous, et nous y consentirions encore, quoique votre orgueil et votre perfidie méritassent un plus rude traitement, si vous acceptez l'offre que nous vous faisons de la vingtième partie de nos charges. Autrement, nous

examinerons la valeur de vos titres dans la sévérité de notre justice, et nous verrons s'il ne nous convient pas de vous mener prisonnier à Bagdad pour y rendre compte de l'origine de ce précieux dépôt, dont le secret est probablement caché dans la conscience de quelque assassin. »

Pendant qu'il parlait, j'avais réfléchi. Mon amulette, qui me donnait la connaissance des trésors enfouis, ne me révélait rien sur leurs maîtres légitimes, et j'étais, au reste, assez avancé dans l'étude de la politique pour ne pas espérer que les titres les plus sacrés prévalussent contre le fisc. L'immense fortune que je venais de découvrir et de jalonner me consolait d'ailleurs aisément de la perte de quelques misérables millions, car je l'évaluais à l'équivalent de tout ce qu'il y a d'or en circulation sur la terre; je me

contentai donc de sourire avec toute la grâce dont j'étais capable, en méditant ma réponse :

« Eh quoi! mes chers camarades! m'écriai-je, une difficulté si légère a-t-elle menacé un moment de troubler notre union? Je venais vous apporter moi-même la proposition que vous me faites, et le seul regret que j'éprouve est de ne vous avoir pas prévenus. Autant que chacun de vous, et pas davantage, voilà le vœu auquel mon esprit s'était arrêté. Prenez donc neuf de mes chameaux, et chargez celui qui me reste de la part qui me revient. C'est tout ce que j'exige de vous. »

Ces paroles achevées, je m'associai gaiement à la réfection commune, et je m'endormis ensuite avec tranquillité, en rêvant aux trésors inépuisables dont je venais de m'assurer la conquête.

Le lendemain, et plusieurs jours encore, nous continuâmes à marcher sans qu'il nous arrivât rien de notable. Seulement, de soleil en soleil, la caravane devenait plus pensive et plus triste, et il était aisé de discerner dans chacun de nos chameliers des mouvements alternatifs de jalousie et d'inquiétude. Il fut même question de quelques vols qui amenèrent des rixes sanglantes parmi ces aventuriers, dont le moindre avait de quoi acheter une province. D'un autre côté, les provisions étaient fort diminuées, et de toutes les rations la mienne était devenue la plus parcimonieuse. Dix fois j'avais regretté que le génie ne m'eût pas accordé, au lieu du talisman qui annonce le gisement des trésors, celui qui m'aurait fait deviner quelque silo inconnu ou seulement quelque racine nourrissante. Et pourtant nous

nous encouragions mutuellement à patienter, parce que notre route s'avançait. Des indices connus de tous ceux qui pratiquent le désert nous faisaient espérer d'arriver incessamment à un bourg ou à un village, et de nous y établir en souverains. Partout la souveraineté appartient à l'or.

Un jour enfin, livré à mes alarmes habituelles, j'étais à peine parvenu à clore mes paupières, au moment où l'aube commençait à blanchir les horizons du désert, quand je fus tout à coup réveillé par un coup de yatagan qui faillit me plonger dans l'éternel sommeil. Je n'eus que la force d'entr'ouvrir un œil mourant pour m'assurer près de moi que mon chameau n'y était plus, et pour porter à mon talisman une main défaillante, qui le trouva encore. Un cri, qui m'aurait

perdu, manqua heureusement à ma douleur, et je retombai soudain dans un profond évanouissement, que mes assassins prirent pour la mort. Un grand nombre d'heures s'écoulèrent depuis, car le soleil était au milieu de son cours quand je revis la lumière.

J'étais couché sur le bord d'un ruisseau où l'on m'avait transporté pour laver ma blessure. Un vieillard vénérable, dont la barbe blanche descendait jusqu'à la ceinture, et qui achevait, penché sur moi, les soins de mon pansement, paraissait épier dans mes regards, avec une sollicitude paternelle, quelque faible rayon de vie. « Divin prophète! m'écriai-je, est-ce vous qui êtes descendu du haut des cieux que vous habitez, pour rappeler à l'existence l'infortuné Douban, ou plutôt l'ange de la mort m'a-t-il déjà

transporté sur ses ailes rapides à votre céleste séjour ?

« Je ne suis point Mahomet, répondit-il en souriant ; je suis le cheik Abou-Bedil, que la prévoyance ineffable du Tout-Puissant a conduit dans ce lieu pour te sauver, et qui a réussi avec l'assistance de sa volonté, par le secours de quelques simples dont la nature est prodigue. Rassure-toi donc, mon fils, car ta blessure ne présente plus de dangers, et tu t'en remettras facilement dans ma maison, où tu seras traité avec toute la sollicitude que méritent ton âge et ton malheur. Elle n'est pas éloignée d'ici, et cette litière de feuillage, que j'ai fait préparer pour toi, t'en adoucira le chemin. »

Nous y arrivâmes effectivement en quelques heures, et, avant le coucher du soleil, je reposais sur les nattes d'Abou-Bedil.

Ce sage vieillard avait été la lumière de l'Orient. Longtemps conseiller des rois, il avait attaché le souvenir de son nom à celui d'une époque de paix et de prospérité qui vivra éternellement dans la mémoire des peuples. Les poëtes avaient composé des chants à sa gloire, et les villes lui avaient consacré des monuments où éclatait leur reconnaissance. Malheureusement pour lui, la prudence de son administration diminua tellement le nombre des procès que l'infatigable activité des gens de loi, qui ne peut jamais être oisive, se changeant en haine implacable pour l'appointeur de tous les débats, suscita peu à peu contre sa bienfaisante autorité les aveugles colères de la multitude. Il tomba du pouvoir, sans s'y attendre, comme il y était parvenu, et, dépouillé de tous ses biens, il avait obtenu,

pour grâce, de se réfugier obscurément dans le plus pauvre de tous les manoirs de ses ancêtres. Il y habitait depuis, également exempt d'ambition et de regrets, nourri du laitage de ses troupeaux, habillé de leurs toisons, partagé entre les loisirs de la méditation et les travaux de l'agriculture, plus heureux peut-être qu'il ne l'eût été jamais, parce qu'il avait promptement appris, dans sa retraite, qu'il n'est point d'état, si disgracié qu'il soit de la fortune, où une vie laborieuse et une âme bienveillante ne puissent être utiles aux hommes. Tel était Abou-Bedil, qui me sauva de la mort, et dont j'ai souvent maudit le bienfait, parce que je n'ai pas su en profiter.

Quand je fus entièrement rétabli, je me présentai devant lui pour baiser ses mains vénérables, mais avec une humi-

lité moins timide qu'on n'aurait pu l'attendre de ma fortune et de ma condition, mon amulette m'ayant fourni pendant ma convalescence un moyen sûr de lui prouver que je n'étais pas ingrat.

« Généreux cheik, m'écriai-je en me relevant dans ses bras qui me pressaient avec tendresse, vois dans l'heureuse circonstance qui m'a valu tes bons offices, une marque signalée de la protection du Dieu parfaitement juste que nous adorons, et qui voulait que je servisse d'instrument au rétablissement de ta prospérité et de ta grandeur. Un secret dont j'ai hérité de mes pères, m'enseigne que tes aïeux ont caché dans les fondements de ce palais, pendant une longue suite de siècles, des trésors qui surpassent en richesse le trésor même des califes. Tu vas t'en assurer en faisant détourner à l'instant la pierre de

tes souterrains, et creuser la terre de tes jardins, à quelques palmes au-dessous de la profondeur que la bêche peut atteindre. Redeviens donc opulent et renommé parmi les hommes, vertueux Abou-Bedil : loue Allah, qui ne peut jamais être assez loué, et ne refuse pas ta bénédiction à ton esclave fidèle. »

Abou-Bedil parut pensif, se mordit les lèvres, et me fit asseoir.

—Mon fils, me répondit-il, Dieu est grand et sa puissance infinie. Je suis assez assuré de l'effet des remèdes dont je t'ai prescrit l'usage, pour ne pas attribuer l'hallucination dont tu es frappé aux vertiges qui sont quelquefois la suite d'une blessure mal guérie. J'avais d'ailleurs entendu parler, par mon père, de l'existence de ces trésors, et tu t'étonneras peut-être que je n'aie point cherché à

m'en assurer la possession. C'est que l'étude et l'expérience m'ont appris qu'il n'y avait de trésors réels que la modération, qui est la sagesse. Les dons innocents de la nature ont suffi jusqu'ici à mon bonheur, et je ne m'exposerai point à altérer la pureté d'une vie simple et facile, en versant dans la coupe que Dieu m'a donnée le dangereux poison des richesses; mais ta découverte, si elle se trouve vraie, m'enlève le droit de persister dans un dédain qui serait préjudiciable à ta propre fortune. Dans tous les pays policés, l'homme qui découvre un trésor caché peut légitimement en réclamer la moitié, et je manquerais aux devoirs de l'équité la plus commune, si je te privais des avantages que tant d'or acquis sans travail et sans périls semble promettre à l'inconsidération de ta jeunesse. Tu vas

donc toi-même prendre possession de ces biens, à supposer qu'ils existent réellement, dans les vastes souterrains sur lesquels mon manoir est bâti. Seulement, je te supplie, au nom de la reconnaissance que tu me témoignais tout à l'heure, et que tu dois réserver plus particulièrement au souverain auteur de toutes choses, de me laisser pour ma part les trésors enfouis sous le sol de mon jardin, non pas que j'imagine qu'ils puissent être plus considérables que les premiers, mais parce qu'on ne pourrait les extraire sans détruire les plantations dont je tire ma nourriture, et les fleurs que je cultive pour le plaisir de mes yeux. Dieu me préserve de sacrifier jamais à la folle envie d'entasser dans mes coffres le métal corrupteur qui engendre tous nos maux, le parfum d'une seule rose! »

Après avoir prononcé ces paroles, Abou-Bedil se retira dans ses bains, car c'était l'heure des ablutions.

Quant à moi, je fis appeler des ouvriers, je les conduisis dans les souterrains, et je leur ordonnai de les dépaver sous mes yeux dans toute leur étendue. Les lingots de l'or le plus pur y étaient entassés en si grande quantité qu'après en avoir composé la charge de toutes les bêtes de somme qu'il fut possible de se procurer dans le pays, j'eus le regret d'en laisser presque autant que je pouvais en enlever; mais je ne manquai pas de me faire honneur de ma modération forcée, en exagérant devant le cheik le nombre et la valeur des trésors que je lui laissais, comme s'il avait dépendu de moi de les lui ravir. « Tu sauras donc où les retrouver, dit le vieillard en souriant, quand tu

auras épuisé ceux qui t'appartiennent, car je fais vœu, sur le saint livre du Coran, de n'y toucher de ma vie. Donne maintenant à ceux qui ont travaillé sous tes ordres, tout ce qu'ils auront la force d'emporter de ce métal, et commande-leur de recouvrir le reste avec toute la solidité qu'ils sont capables de mettre dans leurs ouvrages. Puisse cet or être plus profondément enfoncé encore dans les entrailles de la terre, et y demeurer jusqu'à ce que mes mains l'en retirent! Il n'y fait du moins point de mal. »

J'étais si impatient de jouir de mon opulence que je fus prêt à partir le lendemain avant la naissance du jour. Le cheik était debout comme moi, mais c'était pour contempler le lever du soleil et pour visiter ses fleurs. Quand il me vit disposé à m'éloigner : « Mon fils, me

dit-il, veuille le ciel t'être désormais plus favorable qu'il ne l'a été jusqu'ici ! Tu es riche entre tous les hommes, et la richesse entraîne à sa suite plus de malheurs que tu n'en peux prévoir. Soulage ceux qui souffrent, et nourris ceux qui ont faim : c'est le seul privilége de la fortune qui mérite d'être envié. Évite le pouvoir, qui est un piége tendu par les mauvais esprits aux âmes les plus innocentes. Évite même la faveur de ceux qui sont puissants, car on ne l'obtient presque jamais qu'au prix de la liberté et du bonheur. Cherche cependant à te concilier leur bienveillance et à t'assurer leur appui, par les moyens dont tu te servirais pour te gagner des clients dans la classe moyenne, c'est-à-dire par des présents proportionnés à leurs besoins ou à leur cupidité. Toutes les classes sont également sou-

mises à la séduction de l'or ; il n'y a que le taux de changé. Ne dédaigne pas d'acheter au même prix la protection des courtisans, sans laquelle il serait insensé de compter sur la protection du maître. Je n'ai plus que trois mots à ajouter à mes conseils : sois indulgent et miséricordieux envers tout le monde, ne te mêle pas des affaires publiques, et tâche d'apprendre un métier. »

Là-dessus, Abou-Bedil me bénit, et retourna, tranquille, à ses roses.

Tandis que je cheminais vers Bagdad, je méditais ces sages conseils dans mon esprit, et je pressentais de plus en plus la nécessité de signaler mon entrée dans la ville par un magnifique présent au calife ; mais je n'y pouvais penser sans m'effrayer du sacrifice que je serais obligé de faire à cette mesure de prudence, et

je promenais sur mes trésors un regard inquiet et jaloux, en cherchant des moyens de ne pas m'en séparer. Nous arrivâmes enfin aux portes de la cité souveraine, dans une plaine propre à notre campement, qui s'étendait sur un des côtés de la route. Le côté opposé était occupé par une autre caravane, dans laquelle je n'eus pas de peine à reconnaître les bandits qui m'avaient dépouillé au désert, avec leurs chameaux chargés de mon or. Les vêtements que j'avais reçus de la libéralité d'Abou-Bedil me déguisèrent heureusement à leurs yeux, et je passai assez près d'eux pour m'assurer de ma découverte sans exciter leur défiance. Comme je m'étais accoutumé à la perte de ces richesses, et qu'elles n'auraient fait en ce moment qu'augmenter mes embarras, cette rencontre inopinée me suggéra un

dessein qui satisfaisait à la fois mon avarice et ma vengeance, et que je me hâtai d'exécuter, après avoir mis mon escorte sur ses gardes contre de si dangereux voisins. J'entrai donc seul à Bagdad, et je me rendis sur-le-champ au palais du calife, car c'était l'heure où il tient ses audiences, qui sont ouvertes à tout le monde.

Il faut vous dire, seigneur, que l'empire des califes venait de recevoir un de ces rudes échecs qui ont enfin causé sa ruine, et que le souverain régnant n'avait trouvé moyen d'y porter remède qu'en levant sur ses peuples un impôt exorbitant qui menaçait de devenir une source de sédition et de révolte. C'est dans ces circonstances que je me présentai devant lui, non sans colorer mon histoire d'un de ces mensonges que la mystérieuse origine de ma fortune me rendait à tout

moment nécessaires, car c'est là l'inconvénient inévitable de toute fortune qui n'a pas été acquise par un droit légitime ou par un travail assidu.

« Souverain commandeur des croyants, lui dis-je après m'être prosterné trois fois et avoir frappé trois fois de ma tête le pavé de son palais, tu vois à tes pieds le malheureux Douban, prince du Fitzistan, chassé de ses États par l'ambition cruelle d'un frère, et qui vient chercher dans les tiens une demeure hospitalière et un tranquille repos. Le Très-Haut me garde pourtant d'aggraver les charges de ton empire des frais d'une hospitalité importune! J'ai soustrait mes trésors à la rapacité de mes ennemis, et la part que d'affreux malheurs m'ont laissée suffit largement aux besoins d'une existence digne du rang que j'ai tenu dans la Perse. Par

un fatal hasard, j'en avais dirigé la plus faible portion par les voies ordinaires, et c'est celle qui m'accompagne aujourd'hui. L'autre, que j'escortais de ma personne dans les routes du désert, m'a été volée par mes esclaves, qui m'ont assassiné et laissé pour mort dans une région éloignée. Miraculeusement sauvé du trépas, j'ai rejoint ce matin la première partie de mon convoi aux portes de Bagdad, et le Tout-Puissant a permis que je reconnusse l'autre dans une caravane voisine, au moment où je venais déposer à tes genoux l'assurance de mon dévouement filial. Celle-là, qui peut dispenser tes peuples du payement d'un impôt rigoureux et difficile à prélever, et qui te fournira de surcroît tout ce qu'il faut d'or pour satisfaire à l'entretien de ta magnificence royale, t'appartiendra sans réserve, si tu

daignes en recevoir l'hommage. Il suffira, pour la faire entrer dans ton trésor, que tu m'accordes une troupe de soldats disposés à s'en emparer sous mes ordres, et que tu m'autorises à faire justice de mes assassins. »

« Nous recevons ce que tu nous offres, et nous t'accordons ce que tu nous demandes, repartit le calife; mais ce n'est point à cela que nous bornerons nos grâces. Il y a trois mois que notre grand vizir cherche à remédier aux embarras de l'empire, sans y avoir réussi, tandis que la vivacité de ton intelligence vient de nous en délivrer en un moment. Hâte-toi d'exécuter ce que tu nous proposes, et de prendre sa place auprès de nous, car telle est notre volonté. »

Ce langage me frappa de confusion et de terreur, parce que je comprenais pour

la première fois que la fortune ne tient pas lieu de tout. J'étais à peine initié à la connaissance des lettres vulgaires, et, par conséquent, incapable d'exercer les fonctions de grand vizir, dont l'éloignement où j'avais toujours vécu des affaires me faisait concevoir une idée extravagante. Je ne me trouvais d'aptitude réelle qu'à être riche, état pour lequel j'imaginais qu'on a toujours assez d'esprit, et les exemples ne me manquaient pas. D'ailleurs, s'il faut l'avouer, j'estimais ma condition fort au-dessus de celle du grand vizir et du calife lui-même, et je m'étais proposé plus d'une fois, dans mes projets de grandeur future, d'acheter un jour l'empire du monde. Je déclinai donc, sous les prétextes les plus spécieux que mon imagination me put suggérer, la haute faveur dont m'honorait le comman-

deur des croyants, et je fus assez heureux pour colorer mon orgueil des apparences de la modestie et de la vertu. Il n'y a rien de plus aisé que de se donner les honneurs de la modération quand on n'a rien à désirer.

Le soir, les voleurs de mon or furent pendus, sans qu'il leur eût profité, et le trésor dont leur crime les avait rendus maîtres passa dans les caisses du calife, qui n'en profita pas davantage.

Le lendemain, j'achetai des palais, des maisons de campagne, des meubles somptueux, des esclaves innombrables, des femmes de toutes les couleurs et de tous les pays. Les jours suivants, je mis en route des caravanes bien escortées pour aller recueillir dans la ville du désert les richesses immenses que je prétendais y avoir enfouies, et j'ordonnai

leurs voyages de telle manière que chaque soleil devait me ramener, pendant une longue suite d'années, autant de biens que j'en avais amassé jusque-là. Je fis creuser des souterrains d'une étendue prodigieuse pour y enfermer tous les nouveaux trésors que la terre devait accorder à mes recherches, et je m'abandonnai ensuite à la mollesse et à la volupté, au milieu de mes maîtresses et de mes flatteurs, sans aucune défiance de l'avenir, le service que j'avais rendu au calife me rassurant complétement sur les efforts que mes ennemis pourraient faire pour m'enlever sa protection.

Il s'en fallait cependant de beaucoup que je fusse à l'abri de tout danger, et je n'eus que trop tôt l'occasion de m'en apercevoir. En rendant l'impôt inutile, j'avais irrité les préposés de fisc qui

recueillent toujours la meilleure part de tous les impôts possibles. J'avais aigri le sot orgueil de la populace elle-même qui souffre impatiemment qu'on se mêle de ses affaires, et qui ne veut pas qu'on puisse se flatter de lui avoir imposé l'indépendance et le bonheur. J'avais humilié l'ambition des grands, qui rougissaient de voir leurs honneurs répudiés par un aventurier, et la vanité des riches, dont mes profusions scandaleuses avaient rendu le faste impuissant et ridicule. Loin de me savoir gré de mon refus, le vizir le regardait comme un moyen plus sûr de m'emparer de sa puissance, èn l'avilissant dans ses mains, et en me faisant, par mes largesses, des créatures dans le peuple. Le calife, indigné de ne pouvoir lutter avec moi de magnificence, avait épuisé en vain ses ressources et son crédit par

des emprunts ruineux, et il se tenait renfermé depuis quelque temps, sous prétexte de maladie, dans la misère de son palais. Telle était la position des choses, quand on m'annonça que le grand vizir demandait à me parler.

J'allai le recevoir en grande pompe, et je l'introduisis, en affectant une humilité insolente, dans le plus riche de mes appartements. C'était un homme déjà sur l'âge, que j'avais toujours dédaigné de voir, malgré les sages conseils d'Abou-Bedil, et dont toute la physionomie annonçait la plus honteuse avarice. Son œil était creux, fauve, éraillé; sa figure hâve et plombée par de longs soucis; son dos était voûté en quart de cercle, comme celui de ces malheureux ouvriers qui travaillent aux mines; son corps grêle, épuisé par les privations, chancelait sur ses frêles

appuis, comme un chalumeau vide que la faux du moissonneur a oublié en passant. Il pressait sur sa poitrine un manteau d'une étoffe assez riche, probablement dérobé aux dépouilles de son prédécesseur, mais dont la trame usée ne présentait plus qu'un tissu finement travaillé à jour qui menaçait de se rompre de toutes parts. Il en releva soigneusement les pans avant de s'asseoir, pour ne pas l'exposer aux chances périlleuses d'un frottement, et il me parla ainsi :

« Voyageur du Fitzistan, me dit-il, j'aurais le droit de vous aborder avec des paroles de colère, car vous avez oublié le respect qui est dû à notre auguste maître, en lui donnant pour un hommage libre ce qui n'est, en effet, qu'une très-faible partie du tribut légal dont vous étiez tenu envers lui ; mais sa

mansuétude toute-puissante impose silence à notre justice. Je viens donc vous signifier seulement en son nom, et par égard pour votre qualité d'étranger qui peut excuser votre ignorance, que la moitié des trésors dont vous vous êtes notoirement emparé en maintes et diverses parties de ses États, lesquels s'étendent aux bornes du monde, relève de sa propriété souveraine, et que vous ne pourriez la retenir traîtreusement sans encourir la peine justement infligée aux crimes de lèse-majesté, c'est-à-dire la mort et la confiscation. »

A ce dernier mot, qui avait une valeur particulière dans la bouche du grand vizir, ses lèvres longues et étroites se relevèrent par les coins; ses petits yeux enfoncés brillèrent d'une lumière ardente, et son regard avide supputa d'un clin d'œil

plus rapide que l'éclair la valeur de mes meubles et de mes bijoux.

Ses intentions et ses regrets étaient trop manifestes pour échapper, en moi, à cet esprit de prudence, déjà éprouvé, qui est la sagesse et le tourment des riches; mais ma résolution était prise à l'égard des voleurs de cour comme à l'égard des voleurs du désert, et j'étais décidé d'avance à tous les sacrifices, parce qu'il n'y avait point de sacrifice qui pût compromettre une fortune inépuisable. Je prévoyais d'ailleurs que le calife et le vizir seraient obligés d'enfouir une partie de mes richesses; et comme ils étaient beaucoup plus vieux que moi, je savais bien où retrouver un jour l'or qu'ils m'auraient volé. Ce n'était qu'une espèce de dépôt que j'espérais reprendre avant peu, grossi de leurs propres économies.

« Seigneur, répondis-je avec un sourire un peu forcé, quoique mes trésors ne doivent rien à la succession d'Abou-Giafar-Almanzor, premier calife de l'Irak, et que je me fusse fait scrupule d'en recueillir d'autres que ceux qui me viennent de mes pères, je me soumettrai sans réserve aux ordres de notre maître, qui ne peut jamais se tromper, je le prierai même d'agréer tout ce que je possède, au lieu de la moitié qu'il réclame, heureux que sa bonté souveraine me laisse une natte où reposer ma tête, et un burnouss pour m'envelopper. Je ne prétends en distraire, si votre grâce le permet, que ces deux coupes, chacune d'une seule émeraude taillée par Ali-Taffis, et qui contiennent les diamants royaux de ma famille, depuis le règne de Taher le Grand. »

« Deux coupes d'une seule émeraude chacune, et toutes remplies de pierres précieuses! » s'écria le grand vizir en bondissant sur mon divan.

« J'avais depuis longtemps destiné ces deux inestimables joyaux, continuai-je sans m'émouvoir, à enrichir le trésor particulier du plus grand ministre qui ait imposé à cet empire la douce sagesse de ses lois. C'est à vous, seigneur, qu'ils appartiennent, et c'est dans la seule intention de vous les offrir que je me les suis conservés. Puissent-ils vous paraître dignes de tenir une place modeste parmi les magnificences de votre palais! »

« Prince Douban, répondit le grand vizir en se soulevant d'un air de bienveillance sur ses mains sèches et crochues, nous aimons à reconnaître dans ce présent, qui nous est singulièrement agréable,

la somptueuse libéralité de vos illustres ancêtres, et nous vous prions de croire à notre bénigne et infaillible protection. »

Un instant après, il fit charger trois cents chameaux de mes dépouilles, et il me quitta, en me félicitant, par des paroles affables et louangeuses, sur mon mépris pour les richesses.

Il s'en fallait de beaucoup que je fusse parvenu à ce haut degré de la sagesse humaine. Je me consolais sans effort d'un jour de mauvaise fortune, dans l'attente de mes convois, et il n'en manqua pas un seul. Mes maisons se remplirent, mes souterrains se comblèrent, l'or m'envahit de tous côtés; et comme je ne pouvais suffire à le dépenser et à le répandre, je craignis quelquefois qu'il ne vînt me disputer la place étroite que je m'étais réservée pour vivre simplement et com-

modément à la manière des autres hommes. Deux mois se passèrent ainsi en sollicitudes et en embarras, dont les pauvres ont au moins le bonheur de ne pas se faire d'idée, et je crois que je serais mort à la peine si le grand vizir n'avait pas jugé à propos de mettre un terme éternel à mes soucis par une nouvelle visite.

Il se présenta cette fois dans un autre appareil, c'est-à-dire accompagné de cent eunuques noirs précédés de leurs chefs, et brandissant autour de leur tête des sabres éblouissants, dont l'aspect me saisit de terreur, car je n'ai jamais été fort brave, et il n'y a rien qui rende le cœur plus lâche que la richesse. L'abominable vieillard entra sans être annoncé, s'assit sans que je l'en priasse, et, fixant sur moi ses yeux rouges de colère : « In-

fâme giaour ! me dit-il, tu n'as donc pas craint de lasser par tes crimes la miséricorde du calife et celle du ciel ! Non content de nous avoir dérobé la moitié de nos droits dans les trésors que tu accumules sans cesse, tu as contracté un pacte sacrilége avec les mauvais esprits pour convertir en or la plus pure substance de nos peuples bien-aimés, et jusqu'aux éléments nourriciers qui germent dans les moissons et qui mûrissent dans les fruits de la terre. De tels forfaits auraient mérité un châtiment qui étonnât le monde entier; mais le calife, dont la bonté est infinie, adoucissant en ta faveur la rigueur de sa justice, en considération de quelque service que tu as rendu naguère au pays, et réduisant ta condamnation aux termes les plus favorables, veut bien se contenter de te faire étran-

gler aux prochaines fêtes de son glorieux anniversaire. La même sentence nous donnant l'investiture de tous tes biens passés et présents, provenant d'hoirie ou d'acquêts, nous daignons en prendre ici possession par-devant toi, pour que tu n'aies à en prétexter ignorance : et sur ce, gardes, qu'on le conduise hors de notre présence, aussitôt qu'il sera possible, car la vue des pervers est un supplice pour la vertu. »

Il n'y avait rien à répondre à cette allocution, puisque mon jugement était prononcé. Je baissai donc humblement la tête sous le sabre des eunuques, et je me disposai à gagner la prison où j'allais attendre le jour assez prochain des exécutions solennelles. J'atteignais à peine à la porte de ma salle des cérémonies, quand la voix aigre et fêlée du grand

vizir vint vibrer à nos oreilles. « Holà! dit-il, qu'on ramène ici ce misérable, et qu'on le dépouille à mes yeux des magnifiques vêtements qu'il a l'audace d'étaler jusqu'au milieu des calamités publiques que ses sortiléges ont attirées sur le pays. Le sayon le plus grossier et le plus vil est trop bon pour le couvrir. Ayez soin de placer ces étoffes somptueuses dans notre vestiaire pour quelque usage charitable auquel nous les avons réservées, car nous savons un homme de bien dont le nom est en bénédiction parmi le peuple, qui s'est toujours habillé avec une simplicité extrême, à cause de sa grande modestie, et qui relèvera encore ces riches parures par sa grâce et sa bonne mine.—Attendez, attendez, s'écria-t-il comme par réflexion, qu'est-ce donc que le coffret qui pend à cette chaîne d'un brillant métal sur la

poitrine de cet infidèle? Qu'on me le fasse voir à l'instant! C'est qu'il est en vérité aussi remarquable par le travail que par la matière! Si j'en juge à son poids, il doit être de l'or le plus pur; les pierres dont il est incrusté sont si fines qu'on les croirait dérobées à la couronne de Salomon, et la ciselure en est si délicate qu'elle ne peut avoir été travaillée que par les péris. Je me proposais, au premier abord, d'en faire présent à Fatime, la plus jeune de mes esclaves, à qui je n'ai jamais rien donné, mais je m'avise qu'il convient mieux de le conserver dans mon trésor, dont il ne sera certainement pas la pièce la moins rare. »

En achevant ces exécrables paroles, le vieux coquin passa la chaîne de mon amulette autour de son cou.

« Tu ne t'es pas trompé en tout sur la

valeur de ce joyau, voleur maudit que Dieu punisse par des tourments éternels, m'écriai-je en rugissant de fureur. Le coffret que tu me ravis, c'est le talisman merveilleux qui me donnait la connaissance de tous les trésors de la terre. Si l'impatience de ton insatiable avarice avait pu se satisfaire des biens que je lui aurais donnés, j'aurais changé en six mois tous tes palais en or, et je t'aurais fait marcher dans tes jardins sur un sable de diamants. Il t'en aurait moins coûté de distribuer des royaumes à tes esclaves qu'il ne t'en coûte aujourd'hui de les parer d'un misérable collier d'argent faux. Meurs donc de désespoir et de rage, homme stupide et détestable, car ce talisman dont tu t'es si indignement emparé vient de perdre toute sa vertu en tombant dans tes mains profanes. Il ne te révèle

pas même, à l'instant où je parle, l'endroit mystérieux où j'ai caché mes plus précieuses richesses. »

En effet, le talisman était devenu muet, et le grand vizir le savait déjà. Cette idée l'avait frappé du coup de la mort; on l'emporta évanoui, et l'on me traîna en prison.

Peu de temps après le vizir mourut, au milieu de ses sacs d'or, du regret de n'en pouvoir augmenter le nombre. Le calife s'empara de son héritage et de mes trésors les plus cachés, et il dévora en voluptés passagères ces vains restes de ma fortune, qui ne servirent qu'à l'amollissement et à la corruption de sa cour. Le peuple même énerva son courage dans les délices de ses fêtes. L'ennemi profita de ces jours d'ivresse et de délire pour planter ses tentes au milieu du vieux

royaume d'Abou-Giafar ; et avant le joyeux anniversaire du couronnement où je devais être pendu, l'empire entier avait péri, parce qu'il s'y était trouvé un homme trop riche. Tels furent les effets réels du talisman que le génie de la montagne de Caf m'avait donné pour la ruine d'une nation, et peut-être pour le malheur du monde.

Les gouvernements qui succédèrent à celui de ce voleur couronné s'emparèrent tour à tour de la direction des affaires au nom de la justice et de l'humanité, car il paraît décidément que c'est un des meilleurs moyens possibles de tromper les hommes. L'insigne persécution dont j'étais victime fut la seule oubliée, parce que la splendeur de mon ancien état m'avait fait autant de rivaux qu'il y avait de riches, et autant d'ennemis qu'il y avait

de pauvres, et qu'il n'était d'ailleurs personne à Bagdad, qui, par violence ou par adresse, n'eût tiré à soi quelque bonne part de mes dépouilles. Les cachots ne me furent ouverts qu'au bout de trente ans par une insurrection populaire, et je me trouvai heureux de m'échapper de la ville, où j'avais déployé tant de faste, à la faveur d'un incendie.

Ma première pensée fut de me rendre au modeste manoir d'Abou-Bedil, non pas que j'espérasse de le trouver encore vivant, mais parce que je me flattais qu'il n'avait pas révélé à ses héritiers le trésor de ses jardins. Hélas! je ne parvins pas sans de longues recherches à en connaître la place. Les ouvriers que j'avais employés s'étaient souvenus de ce mystère ; peu de temps après mon départ, ils avaient égorgé le vieux cheik et sa famille ; la

terre, bouleversée au loin, leur avait rendu son funeste dépôt ; il n'y restait pas même une des plantes nourricières que ses mains avaient cultivées, et qui auraient pu soulager ma faim. Ainsi j'avais porté dans cette maison, pour prix d'une si douce hospitalité, les plus effroyables malheurs; et ces horribles calamités, dont le tableau me suivait partout où je portais mes pas, c'était le talisman de l'or qui les avait produites !

Il fallut donc me résigner à ma destinée, et tendre la main de ville en ville à la pieuse charité des passants, plus souvent secouru par les pauvres que par les heureux de la terre, dont la prospérité dessèche le cœur comme elle avait desséché le mien ; car mon aveugle opulence n'a pas laissé dans sa courte durée, je l'avoue en rougissant de honte et d'in-

dignation, la trace d'un bienfait de peu de valeur, dont la reconnaissance puisse aujourd'hui me payer l'intérêt. Vingt ans se sont écoulés depuis, et c'est dans cet état d'opprobre que je suis arrivé ce matin à Bagdad, attiré, seigneur, par la renommée de votre inépuisable compassion pour les misérables, afin de mendier un faible secours à votre porte, où j'ai trouvé ces deux vieillards. »

Cette histoire est celle de Douban LE RICHE, qui avait eu à sa disposition tous les trésors inconnus, qui s'était proposé, à vingt ans, d'acheter tous les royaumes et toutes les îles du monde, et qui vivait depuis cinquante ans des aliments grossiers de la prison et des ressources incertaines de l'aumône.

Quoiqu'elle ne me paraisse pas fort amusante, le vieillard bienfaisant de Da-

mas l'avait écoutée avec plus d'attention que je ne serais capable de lui en prêter moi-même, si j'étais obligé de la relire. Mais, comme l'heure s'avançait, il se leva en bénissant ses hôtes, et en les ajournant au lendemain pour entendre la suite de leurs récits.

SECONDE JOURNÉE.

Le lendemain, les trois vieillards voyageurs se rendirent chez le vieillard de Damas, à l'heure où ils étaient conviés. Ils reçurent chacun une bourse d'or comme la veille, et s'assirent au banquet avec un parfait contentement, car ils n'avaient été depuis longtemps ni si bien accueillis ni si heureux. Douban le riche paraissait

surtout s'étonner d'être si à son aise dans ses affaires, et de vivre si largement.

Quand le repas fut terminé, le bon vieillard de Damas se tourna du côté du second des trois vieillards qu'il avait à sa droite, et lui témoigna par une douce inclination de tête, qu'il aurait aussi plaisir à entendre son histoire. Celui-ci ne se fit pas prier davantage, et raconta ce qu'on va lire :

HISTOIRE

DE MAHOUD LE SÉDUCTEUR.

Seigneur, dit-il, je ne vous occuperai pas longtemps des particularités de mon enfance, car elles vous ont été rapportées avec beaucoup d'exactitude par celui de mes deux compagnons qui a eu l'honneur de parler devant vous. Je suis en effet son frère Mahoud le beau, surnommé l'amour et les délices des femmes, et dont le nom retentissait, il y a un demi-siècle au plus,

dans tous les harems de l'Orient. Vous savez déjà comment nous nous séparâmes, et j'avoue que le dédain de mes frères pour quelques agréments dont j'étais doué, me faisait désirer ce moment avec une vive impatience, quoique je n'eusse pas tardé à penser que le talisman du génie qui devait me faire adorer des belles, produisait sur les hommes un effet tout opposé. Je restai donc seul, aussi satisfait de ma personne que mécontent de ma situation.

Le désert, seigneur, est un triste séjour pour un joli homme. J'y vécus fort mal et fort péniblement pendant plusieurs semaines, mais je trouvai à me dédommager aux premières habitations. Je n'ai pas besoin de vous dire à quel genre d'avantages personnels je dus partout la plus gracieuse hospitalité. Je ne peux cepen-

dant me dispenser d'ajouter qu'elle entraînait souvent avec elle de fâcheuses compensations. Les hommes sont généralement jaloux, et les jaloux sont généralement brutaux, surtout quand ils n'ont pas reçu d'éducation. Tous les pays que je traversais étaient des pays de conquête ; mais, à l'opposé des autres conquérants, je ne les traversais presque jamais sans être battu.

Un jour que j'échappais à la poursuite de cent beautés rivales, poursuite qui a aussi ses importunités, et que je me dérobais en même temps aux procédés grossiers de leurs amants et de leurs époux, je tombai au milieu de la caravane d'un marchand d'esclaves qui se rendait à Imérette pour y acheter des Géorgiennes. Comme j'avais entendu dire que c'était là que se trouvaient les plus belles

personnes du monde, et que j'étais empressé d'y exercer l'empire déjà éprouvé de mon mérite ou de mon talisman, je n'hésitai pas à m'engager parmi ses serviteurs pour quelque office assez vil, dans l'espoir assuré de m'en affranchir au premier endroit où nous trouverions des femmes. Ces vallées creusées, comme vous le savez, dans les flancs du Caucase, sont malheureusement fort désertes, et nous devions arriver à Imérette sans avoir rencontré une seule tribu.

Le maître de la caravane était un homme fin, jovial et facétieux, qui avait surpris sans peine le dessein de mon voyage, et qui se faisait un malin plaisir de présenter mes espérances et mes prétentions sous un aspect ridicule : « Camarades, dit-il un jour, nous approchons du but de notre route, et nous allons nous

remettre en possession de ces douces jouissances de la vie dont le désert nous a si longtemps privés : trop heureux, cependant, si l'aimable Mahoud, le séduisant prince de Fardan, daigne nous laisser quelques beautés à toucher, car vous savez qu'il sait les émouvoir, dès le premier jour, à la suite de son char victorieux. O beau Mahoud, que la nature a comblé de tant de grâces, refuseriez-vous d'être propice aux bons et fidèles compagnons qui ont partagé vos hasards, et n'auront-ils pas une seule amourette à glaner derrière vos riches moissons? Assez de jolies filles fleurissent dans les délicieuses campagnes d'Imérette pour suffire à vos plans de conquêtes, sans que vous réduisiez vos amis au malheur d'aimer sans être aimés! Il en est peu d'ailleurs parmi elles qui méritent d'être asso-

ciées à une destinée telle que la vôtre, et celles-là ne doivent vous être disputées par personne. Que n'êtes-vous, hélas! arrivé plus tôt dans le pays, quand la chute du plus puissant souverain du Caucase mit à ma disposition la princesse de Géorgie, cette adorable Zénaïb, la perle unique du monde, que je vendis l'année dernière au roi de la Chine...

— Zénaïb, princesse de Géorgie! m'écriai-je avec enthousiasme; car ce nom était pour moi une espèce de révélation merveilleuse.

—Elle-même, reprit le marchand avec un sang-froid accablant, et c'est ainsi qu'elle parlait de vous! « Cruel, me disait-elle souvent en tournant sur moi des yeux de gazelle qui auraient attendri un tigre, si tu vends ma personne au roi de la Chine, comme tu te l'es proposé, ne te

flatte pas de lui vendre mon cœur. Mon cœur s'est donné au plus beau des princes de la terre, au charmant Mahoud, l'héritier présomptif du Fitzistan : je ne sais si tu en as entendu parler, continuait-elle, et je ne l'ai jamais vu, mais il m'apparaît toutes les nuits dans mes songes. C'est à lui qu'appartient à jamais, quoi qu'il arrive, l'infortunée Zénaïb... »

A ces mots, la troupe entière partit d'un éclat de rire convulsif, mais j'y fis peu d'attention. L'image que je me faisais de Zénaïb absorbait toute ma pensée, et je me promettais déjà d'avoir peu d'égards pour les vulgaires tendresses des filles d'Imérette. Nous entrâmes le lendemain dans la ville, sans que j'eusse changé de résolution.

Après avoir reçu du marchand d'esclaves ce qui m'était dû en raison de mes

services, je me retirai dans un kan fort isolé, pour y penser librement à Zénaïb, et pour y chercher les moyens de rejoindre ma princeese à travers l'espace immense qui nous séparait. Mon imagination, naturellement assez paresseuse, ne m'en ayant fourni aucun, je commençais à m'abandonner à la plus noire mélancolie, quand une fête publique qui se célébrait à Imérette, m'inspira l'envie de sortir de ma retraite pour me distraire un moment des chagrins qui m'accablaient. Il est inutile de vous parler de l'effet que produisit ma vue; il n'y eut qu'un cri sur mon passage, et la modestie me défend de le répéter. Seulement, l'émotion des plus jeunes ou des plus réservées se trahissait par quelques soupirs qu'on étouffait à demi, en cherchant à les faire entendre. Je ne rentrai chez moi que fort

tard, à cause du grand concours de femmes qui se pressaient au-devant de moi, et qui me fermaient le chemin. La soirée tout entière fut employée à recevoir des présents et à refuser des billets doux. Hélas! m'écriais-je avec un dédain amer, en repoussant ces témoignages insensés d'une passion que je ne pouvais partager; hélas! ce n'est point Zénaïb! — Et j'ajoutais, en gémissant du profond de mon cœur : Barbare souverain de la Chine, rends-moi Zénaïb, l'unique objet de mes vœux, Zénaïb que tu m'as ravie, ma belle et tendre Zénaïb!... A ce prix, je te laisse sans regret l'empire du monde! — Il est vrai que je n'y avais pas beaucoup de prétentions.

J'avais paru. Les jours suivants ne firent qu'augmenter mon embarras. Vous ne sauriez imaginer, seigneur, combien

il est pénible d'être adoré de toutes les femmes. On pourrait s'accommoder de trois ou quatre, et d'un peu de surplus; mais, quand cela passe la douzaine, il n'y a réellement plus moyen d'y tenir. Et puis il y a des passions douces et faciles avec lesquelles on est toujours libre de prendre des arrangements; mais celles que j'avais le malheur d'inspirer étaient si fantasques et si violentes, que je ne me les rappelle pas sans frémir. Il ne fut bientôt plus question que de jeunes beautés éperdues d'amour, qui renonçaient à la modestie de leur sexe pour se disputer le cœur d'un aventurier inconnu. Quelques-unes furent subitement privées de l'usage de la raison; quelques autres se livrèrent aux dernières extrémités du désespoir. Mon arrivée et mon séjour dans la capitale d'Imérette furent signalés enfin

par une insurrection unique dans les annales du monde, et qui ne pouvait manquer d'attirer l'attention du gouvernement. On me conduisit devant le roi.

Ce prince, qui était jeune et beau, m'attendait avec une impatiente curiosité, au milieu des grands officiers de sa cour.

—Est-ce toi, me dit-il en arrêtant sur moi des yeux étonnés, qui te fais nommer Mahoud, prince de Fardan?

— C'est moi, seigneur, lui répondis-je d'un ton assuré, en déployant tout ce que je croyais posséder de dignité et de grâces.

Je dois rendre à ce monarque la justice de déclarer qu'il resta quelque temps interdit et comme stupéfait; mais la puissance secrète attachée à mon talisman reprenant tout son empire, il s'abandonna

si follement au délire de sa gaieté, que je pensai un moment qu'il allait perdre connaissance; et, comme les sentiments des rois ont toujours quelque chose de contagieux, les courtisans qui l'entouraient, oubliant la retenue respectueuse que leur imposait sa présence, tombèrent pêle-mêle sur les degrés du trône, en se roulant dans les spasmes du rire le plus extravagant dont on puisse se faire idée. Les gardes mêmes qui m'environnaient abandonnèrent leurs armes pour se presser les côtés des deux mains, dans ce paroxysme presque effrayant de la joie qui commence à toucher aux confins de la douleur. Cette crise fut longue, et me parut plus longue peut-être qu'elle ne le fut en effet.

« Eh quoi! s'écria le roi quand il eut repris assez de calme pour se faire en-

tendre, c'est toi qui es venu troubler de ta funeste présence la tranquillité de mes États, en jetant dans le cœur des femmes les séductions de l'amour ! Ce prodigieux triomphe était réservé à ces petits yeux ronds et stupides, qui laissent tomber, de droite et de gauche, deux regards louches et maussades; ou bien, à ce nez large et aplati qui surmonte de si haut une bouche torse et mal garnie. Tourne-toi un peu, je te prie, afin que je m'assure si je ne me suis pas trompé en devinant derrière tes épaules inégales une lourde protubérance. Elle y est, en vérité; j'en prends tout le monde à témoin : et, pour comble de difformité, il s'en faut de cela, continua-t-il en montrant sa main étendue, que la jambe sur laquelle il s'appuie maintenant avec une nonchalance affectée, égale l'autre en longueur.

Par le soleil qui nous éclaire, on n'a jamais rien vu de plus surprenant, depuis que les caprices d'un sexe imbécile disposent de l'honneur de l'autre !

« Odieux rebut de la nature, reprit-il après un moment de réflexion (c'est à moi qu'il adressait ces expressions désagréables), je t'ordonne d'évacuer à l'instant notre royaume d'Imérette, et, s'il t'arrive de te faire aimer avant ton départ de la dernière des esclaves, tiens-toi pour averti que tu seras hissé demain à l'arbre le plus élevé de la contrée, pour y servir d'épouvantail aux oiseaux de rapine. »

Cet arrêt sévère était énoncé de manière à ne pas me permettre la moindre réplique. Je me glissai avec modestie entre mes gardes, et je sortis de la ville au milieu de cette escorte insolente, en

voilant mon visage de mes mains, dans la crainte d'exciter encore une de ces sympathies que j'étais menacé de payer si cher. Arrivé hors des faubourgs, et congédié plus grossièrement, s'il est possible, que je n'en avais l'habitude, je me mis à marcher résolûment vers la frontière, sans oser tourner les yeux derrière moi. Je cheminais ainsi depuis deux heures, en proie à des méditations fort sérieuses, car je n'avais pas eu le loisir de reprendre dans mon kan les cadeaux et les bijoux dont les beautés d'Imérette venaient de m'enrichir, quand les pas de plusieurs cavaliers qui me suivaient de près, me firent craindre un nouveau malheur.

« Prince Mahoud, arrêtez, s'il vous plaît, s'écriaient des voix confuses; beau prince Mahoud, est-ce vous? »

Presque assuré cependant que ces cris graves et robustes n'étaient pas articulés par des femmes, je fis courageusement face au péril, et je vis quatre pages ou icoglans, superbement vêtus, montés sur de magnifiques chevaux blancs, tout caparaçonnés de soie et d'or, et qui accompagnaient de riches voitures de bagages.

— Je suis le prince Mahoud que vous cherchez, répondis-je fièrement, et s'il n'y a point de femmes parmi vous, comme je le suppose, je puis l'avouer sans inconvénient pour la tranquillité publique. Maintenant, que demandez-vous de moi ?

Je ne vous dissimulerai point, seigneur, que ma vue produisit sur ces étourdis son effet accoutumé. Ils se recueillirent toutefois après un moment de sottes risées, et celui d'entre eux qui paraissait exercer une certaine autorité sur les

autres, descendant de cheval avec un embarras respectueux, vint ployer le genou et s'humilier à mes pieds.

—Seigneur, dit-il, en frappant la terre de son front, qu'il vous plaise d'agréer le timide hommage de vos esclaves. La divine Aïscha, notre reine, qui s'était glissée ce matin derrière une des portières de la salle du conseil, pendant votre entretien avec son auguste époux, et qui en connaît les funestes résultats, n'a pu se défendre d'un mouvement d'amour pour votre glorieuse et ravissante personne. En attendant des jours plus propices pour vous rappeler à sa cour, dont vous êtes destiné à faire l'ornement, elle nous a ordonné de venir vous offrir ces présents et ces équipages, et de vous accompagner partout où il vous conviendra de nous conduire. Dis-lui bien,

Chélébi, a-t-elle ajouté en tournant sur moi des yeux pleins de la plus touchante langueur, que les minutes de son absence se compteront par siècles dans la vie de la malheureuse Aïscha, et que la seule espérance de le revoir bientôt peut soumettre mon cœur au cruel tourment de l'attendre!

En achevant ces paroles, elle a perdu la couleur et la voix, et nous l'avons laissée presque évanouie dans les bras de ses femmes.

—Levez-vous, Chélébi, lui répondis-je, et disposez-vous à me suivre. Nous avons, hélas! de vastes contrées à traverser avant que je rentre dans les États de votre souveraine, si je dois y rentrer jamais! Soumettons-nous à la volonté de celui qui peut toutes choses, et qui décidera seul de la destinée d'Aïscha et de la mienne.

Je montai ensuite un superbe cheval

de main qui était conduit par un de mes esclaves, et je me hâtai vers les dernières limites du royaume avec tout l'empressement que pouvait m'inspirer l'envie d'échapper à ma nouvelle conquête, car je n'en avais pas encore fait de si redoutable. Mon âme ne fut entièrement délivrée de la crainte qui l'oppressait, que lorsque j'eus franchi les frontières d'Imérette, où je laissais de si profonds souvenirs.

— Tendre Aïscha, me dis-je alors à part moi, puisse le temps, qui triomphe de tout, vous rendre la douleur de notre séparation plus légère! Elle sera probablement éternelle; car vous ignorez, douce princesse, qu'un sentiment invincible m'entraîne vers l'adorable Zénaïb, dont les tourments ne peuvent être apaisés que par ma possession. Consolez-vous,

s'il est possible, et n'attribuez qu'à la prudence un abandon qui m'est imposé par l'amour. La faute en est au sort qui me condamne à être aimé.

Ainsi plongé dans des pensées mélancoliques sur les regrets dont j'étais l'objet, j'abandonnai nonchalamment la bride qui flottait sur le cou de mon cheval, et je me livrai à l'instinct naturel de son espèce, qui le conduisit au premier kan de la route.

J'abuserais de l'attention que vous voulez bien m'accorder, seigneur, si j'entrais dans les mêmes détails sur toutes les aventures de mon voyage, qui fut d'une longueur infinie; car, malgré mon impatience, j'étais obligé de ne marcher qu'à petites journées, et je ne m'arrêtai qu'à la grande capitale du royaume de la Chine, dont le nom est Xuntien, comme

tout le monde le sait. La nuit était déjà tombée depuis quelques heures, quand je parvins à m'établir dans une auberge assez voisine du palais, où j'essayai inutilement de goûter quelque repos. La pensée que j'habitais enfin les lieux où respirait Zénaïb, et l'incertitude naturelle que j'éprouvais sur le succès de mon entreprise, ne me permirent pas de fermer les yeux. Je me levai avec plus de diligence que je ne l'avais fait de ma vie; je me revêtis à la hâte de quelques habits simples, mais galants, et je me dirigeai vers la demeure du souverain de tous les rois, la face à demi cachée dans mon manteau, pour me soustraire aux regards des femmes. Il est vrai qu'on n'en trouve point dans les rues qui n'appartiennent à la classe du peuple, toutes les autres étant retenues dans leurs maisons par

l'extrême délicatesse de leurs pieds, qui sont les plus menus, lès plus gracieux et les plus adorables du monde, mais qui ne peuvent leur servir à changer de place. Le soleil avait accompli plus de la moitié de sa course, avant que j'eusse achevé de parcourir la magnifique allée d'arbres qui borde dans toute sa longueur la principale façade du palais.

Rassuré par la solitude qui règne aux environs de ce beau séjour, je laissais flotter mon manteau, quand un cri parti des balcons m'avertit que j'avais été vu, et qu'il était trop trad pour cacher ces traits dont les funestes ravages m'avaient déjà causé tant d'embarras et de traverses. Je levai les yeux, imprudemment peut-être, et un nouveau cri se fit entendre. Une jeune princesse, dont j'eus à peine le temps de remarquer la beauté,

à travers le trouble et la pâleur de son visage, tombait sans connaissance entre les bras de ses femmes, et les jalousies, refermées derrière elle, m'en séparaient à jamais.

— Infortunée! m'écriai-je, quand je fus rentré chez moi, et le front appuyé sur les coussins de mon divan. — Trop séduisant et trop malheureux Mahoud, pourquoi faut-il que vous sachiez plaire à toutes les femmes, si la seule femme dont le cœur puisse avoir pour vous quelque prix, Zénaïb, la divine Zénaïb, doit rester la proie de son barbare vainqueur? Mais quelle partie de ce palais habite ma Zénaïb? Où la trouver? comment la voir? comment surtout en être vu? Espérances insensées! fatal amour! illusions trompeuses que trop de succès ont nourries! La nature ne m'a-t-elle

donné tant d'avantages sur les autres hommes que pour me faire sentir plus amèrement la rigueur de ma destinée !

En achevant ces paroles, je cachai ma tête tout entière entre mes coussins, et je les inondai de mes larmes.

Chélébi entrait au même instant pour m'annoncer la présence d'une vieille esclave more qui demandait à me parler.

— Qu'elle parle , répondis-je , sans daigner détourner vers elle mes yeux obscurcis par les pleurs. Que veut-elle au triste Mahoud ? Que peut-elle attendre du déplorable prince de Fardan ?

— C'est bien à vous , seigneur, que mon message s'adresse , dit la vieille More d'un ton mystérieux, et je me connais mal à ces sortes d'affaires, s'il ne comble tous vos désirs. Ce n'est peut-être pas sans dessein que vous vous êtes

arrêté, il y a une heure, sous le balcon de la favorite, mais, quoi qu'il en soit de ce projet ou de ce hasard, l'amour vous y rappelle ce soir, à minuit. Cette clef vous ouvrira la porte de la grille qui se ferme au coucher du soleil, et une échelle de cordes, jetée de la croisée, vous conduira aux pieds de la plus aimable des princesses. Prenez donc la clef, seigneur; mais répondez, je vous en conjure, et n'oubliez pas que Zénaïb vous attend!

Au nom de Zénaïb, je m'emparai de la clef que la vieille s'était efforcée d'introduire dans ma main languissante, et je m'élançai vers elle pour l'embrasser, en action de grâces d'une si bonne nouvelle; mais à son aspect, je reculai d'une horreur irrésistible, tant cette noire était exécrable à voir, et je retombai à ma place.

Par une rencontre de circonstances trop facile à expliquer, l'esclave more restait clouée à la sienne, et roulait sur moi des yeux épouvantablement passionnés, dont l'expression n'a rien qui puisse lui être comparée dans toutes les terreurs du sommeil.

— O le plus séduisant de tous les hommes, s'écria-t-elle en adoucissant autant qu'elle le pouvait sa voix aigre et cassée, les égarements de l'amour n'ont point d'excès qui ne s'explique à votre vue! Mais, heureusement pour vous, la nature ne vous oblige point à partager les sentiments imprudents que vous inspirez. Daignez réfléchir un moment, beau prince, avant d'accepter les périls du rendez-vous qu'on vous propose. Il est vrai que Zénaïb ne manque pas de beauté, mais elle compte parmi ses esclaves une

femme qui peut hardiment lui disputer cet avantage, et qui prodiguerait à vos désirs des plaisirs moins dangereux. L'empereur est fier, jaloux et cruel, et sa vengeance serait peut-être plus terrible que vous ne pouvez le prévoir. Tant de perfections, hélas! ne la désarmeraient point. La tendre Boudroubougoul que vous avez sous les yeux, n'aspirerait au contraire qu'à embellir votre existence des jouissances les plus douces, car sa vertu éprouvée vous est garant, comme les attraits incomparables dont vous êtes pourvu, que vous n'auriez jamais de rivaux! Cédez, cédez, seigneur, aux conseils de la prudence, et ne repoussez pas les vœux de Boudroubougoul qui vous implore, de la brune Boudroubougoul, votre servante et votre épouse!...

— Monstre abominable! m'écriai-je en

me relevant avec violence afin d'éviter les embrassements odieux dont elle me menaçait, rends grâce au message dont tu es chargée, si je ne te frappe à l'instant de mon canzar, pour punir ton insolence et ta trahison. Retourne auprès de ta maîtresse, et dis-lui que je payerai de ma vie, s'il le faut, le bonheur dont elle a flatté mes espérances.

Boudroubougoul sortit en lançant sur moi un regard courroucé, qui me laissa douter si sa haine était aussi effrayante que son amour.

Je me rendis aux bains, je me parfumai avec soin, je me couvris des habits les plus élégants que je pusse trouver parmi les magnifiques présents de la déplorable Aïscha, et je fus exact au rendez-vous de Zénaïb. L'échelle de corde était préparée; il ne me fallut, pour la fran-

chir, que le temps de le vouloir. Je la vis, seigneur, et le souvenir de ce moment, impossible à décrire, fait encore le bonheur et le désespoir de ma vie! Pardonnez donc à l'émotion involontaire qui embarrasse et qui suspend mes paroles.

Zénaïb, couchée sur de riches carreaux semés de fleurs, se souleva lentement en poussant un faible cri, car l'excès de sa passion lui avait ôté presque toutes ses forces; je fléchis un genou devant elle, et je m'emparai en tremblant de sa main palpitante.

—Prince Mahoud, est-ce vous! dit-elle en entr'ouvrant sur moi un long œil noir qui resplendissait de plus de feux que l'étoile du matin. Est-ce vous? continua-t-elle avec une langueur inexprimable, en laissant retomber sa tête défaillante sur son cou de cigne, parce que son cœur

ne pouvait plus suffire au trouble qu'il éprouvait. Quant à moi, je cherchais en vain un langage pour lui répondre, à l'aspect des beautés qui frappaient mes regards, et dont les célestes houris de Mahomet n'offriront jamais qu'une imparfaite image.

Cependant nos yeux se rencontrèrent, et une admiration réciproque prenant la place de tout autre sentiment, nous restâmes comme pâmés l'un devant l'autre, plus semblables à des statues insensibles qu'à des amants impatients d'être heureux.

Au même instant une des portières de l'appartement s'entr'ouvrit, et l'empereur de la Chine, suivi de courtisans et de soldats, s'élança au milieu de nous, en brandissant un sabre nu sur nos têtes, pendant que Zénaïb retombait évanouie sur ses coussins, et que je me couchais

sur ma face, éperdu de terreur, comme pour cacher aux assassins dont j'étais entouré, les charmes funestes qui avaient causé mon infortune. Je ne savais pas encore combien j'aurais à les maudire.

— Qu'on livre cette indigne esclave aux plus vils de mes serviteurs, dit alors le tyran, et qu'elle ne reparaisse jamais devant moi. Quant à l'impie qui a osé franchir le seuil de ce palais, gardes, emparez-vous du traître, et disputez-vous la gloire de le faire mourir à mes yeux dans les plus horribles tourments. Je donnerai une province du céleste empire à celui d'entre vous dont l'habile cruauté se conformera le mieux aux désirs de ma vengeance!...

Il n'avait pas fini de prononcer cette sentence, que dix bras vigoureux me saisirent, et que je me trouvai debout

au milieu de mes bourreaux furieux. Je vous laisse à juger, seigneur, des angoisses dans lesquelles j'étais plongé, quand la portière, qui s'était ouverte pour le passage de l'empereur, se souleva de nouveau, et lasssa paraître la vieille Boudroubougoul. L'infâme esclave, que je regardais déjà comme l'artisan secret de ma perte, s'avança jusqu'aux pieds de l'empereur, se prosterna, et parla ainsi :

— Auguste souverain de la Chine et de toutes les îles du monde, dit-elle, daigne modérer, au nom de ta propre gloire, les justes emportements d'une colère trop fondée, mais à laquelle tu viens d'imposer toi-même des limites qu'il ne t'est pas permis de franchir! Lorsque je t'ai révélé la trahison de Zénaïb et de son perfide complice, il te souvient, sans doute, que je m'étais réservé, pour prix

d'un secret si important à l'honneur de ta couronne, l'assurance d'obtenir la première grâce que j'oserais implorer de toi.

— Il est vrai, répondit l'empereur, et j'en ai pris à témoin les dieux du ciel et de la terre.

— Je t'implore donc avec assurance, continua-t-elle. Apprends, puissant roi de tous les rois, que la jalousie seule m'a excitée à trahir le mystère qui couvrait ces criminelles amours. Le charmant prince de Fardan s'était rendu maître de mon cœur, jusqu'ici inflexible, et j'étais prête à lui faire le sacrifice de mon innocence, quand il osa former l'audacieux projet de te ravir ta favorite. Il avait paru lui-même touché de mes faibles attraits, et le bonheur de ton esclave allait passer tous ses vœux, si les séductions de Zénaïb

n'avaient rompu de si beaux liens. Rends-moi, rends-moi l'époux qui m'abandonne, et je m'engage à fixer désormais le volage de manière à ne plus le perdre! C'est la grâce que je t'ai demandée.

— En effet, repartit l'empereur en détournant de Boudroubougoul ses yeux effrayés, ce genre de supplice n'a peut-être rien à envier à tous ceux qu'inventerait l'imagination des hommes. Que le prince de Fardan soit ton époux, car telle est notre volonté souveraine. Je ferai plus, fidèle Boudroubougoul, en faveur d'une si digne alliance. Je t'accorde pour dot la meilleure forteresse du Petcheli, et une garde de cinq cents guerriers qui veilleront aux déportements de ton séducteur, car je n'entends pas qu'il reparaisse jamais aux regards de ce sexe facile dont il surprend si insolemment les bonnes

grâces. Qu'on l'amène en ma présence pour entendre son arrêt.

Les gardes me poussèrent devant l'empereur, et j'y restai immobile et comme terrassé sous le coup de foudre qui venait de m'accabler.

Il y eut alors un moment de silence que j'essayais inutilement de m'expliquer à moi-même, et qui se termina par des éclats d'un genre si extraordinaire, que je ne pus me défendre de relever la tête pour en connaître la cause. Ma vue avait produit sur la cour de Xuntien le même effet que sur la cour d'Imérette; mais comme les Chinois sont beaucoup plus gais que les Géorgiens, leurs transports avaient quelque chose d'effrayant qui me consterna presque autant que mon propre malheur. L'empereur surtout était en proie aux convulsions d'un rire si déli-

rant, qu'on semblait craindre pour sa vie, quand il parvint à se rasseoir, tout haletant, sur un de ces carreaux, en couvrant ses yeux d'un pan de sa robe royale pour éviter de me voir.

— Qu'on l'éloigne d'ici, dit-il, au nom de tous les dieux qui protégent la Chine, et qu'on s'assure attentivement des moindres circonstances d'un mariage si bien assorti, pour les inscrire en lettres d'or dans les annales de mon règne !...

Les gardes se rangèrent alors sur deux lignes, entre lesquelles on me fit placer à côté de ma fatale fiancée ; nous descendîmes ainsi dans les rues de la ville qui commençaient à s'éclairer des premiers rayons du jour, et nous traversâmes lentement, pendant tout un soleil, la foule qui s'augmentait sans cesse aux huées unanimes de la populace, car j'entendais

trop bien les intérêts de ma gloire pour laisser mon visage exposé à la vue des femmes. Il était tard quand nous arrivâmes au château fort de Boudroubougoul, qui ne se sentait pas de joie et qui ne se lassait pas de m'accabler de ses formidables caresses : mais des courriers, qui nous précédaient de loin, avaient déjà tout fait disposer pour nous y recevoir. Le mariage se célébra dans les formes ordinaires, et la soldatesque féroce dont nous étions accompagnés eut la cruauté de ne nous quitter qu'au lit nuptial.

Vous me permettrez, seigneur, de jeter un voile sur les horreurs du sort que la barbare vengeance de l'empereur m'avait réservé. Elles se comprennent mieux, hélas! qu'elles ne peuvent se décrire. Qu'il me suffise de vous dire que ma captivité dans cette demeure infernale ne

dura pas moins de trente ans dont les minutes ne peuvent se mesurer à aucune espèce de temps connu, car la vieillesse de Boudroubougoul semblait défier les années. Plus l'âge s'appesantissait sur elle, plus elle devenait acariâtre et violente, plus elle redoutait, dans son implacable jalousie, que je n'échappasse au funeste amour que j'avais eu l'affreux malheur de lui inspirer. La précaution même avec laquelle elle avait éloigné toutes les femmes ne la rassurait qu'à demi. Elle descendait impitoyablement jusque dans les mystères de mon cœur, pour y surprendre une pensée qui n'aurait pas été pour elle, et la moindre découverte de ce genre m'exposait aux traitements les plus odieux. Je vous laisse à penser si l'occasion s'en présentait souvent; et que serait-ce, grand

Dieu! si vous aviez vu Boudroubougoul!

J'avais toutefois conservé précieusement mon amulette. Je touchais tout au plus à ma cinquantième année, et si ce n'est plus l'âge de plaire, c'est celui du moins où les gens sensés ont acquis toute la maturité nécessaire pour tirer un parti raisonnable de l'amour. Je vivais encore, triste mais résigné, par cette espérance présomptueuse de l'arrière-saison, quand je m'aperçus un matin que le talisman du génie m'avait été dérobé pendant mon sommeil. Bondroubougoul, qui partageait toutes les nuits la couche de malédiction sur laquelle le ciel avait amassé pour moi tant d'opprobres et de douleurs, pouvait seule s'en être emparée, dans la fausse et ridicule idée que ce joyau était le gage de quelque sentiment de jeunesse dont

mon âme conservait tendrement le souvenir. Je m'élançai brusquement de mon lit, je courus à la chambre de ma femme, et je vis l'abominable vieille occupée à exciter, de la pointe d'une longue broche de fer, l'ardent brasier qui achevait de dévorer l'amulette. Elle n'existait déjà plus qu'en cendres impalpables qui noircissaient à la surface des charbons brûlants, mais qui trahissaient encore l'apparence de sa forme. A cet aspect, un cri lamentable s'échappa de mon cœur déchiré, mes yeux se voilèrent, et je sentis mes jambes défaillir sous moi.

—Perfide ! s'écria Boudroubougoul en se retournant de mon côté, c'est donc ainsi que vous trahissez les devoirs d'un lien si bien assorti, et qui a fait si longtemps votre félicité? Pour cette fois, misérable, ma vengeance est sans pitié,

et je ne me laisserai attendrir ni par vos larmes ni par vos serments.

Elle se levait, en effet, pour me frapper, selon sa constante habitude, quand une impression toute nouvelle, dont elle ne fut pas maîtresse, la contraignit de changer de langage.

— Oh ! oh ! reprit-elle en faisant deux pas en arrière, par quel mystère ce manant a-t-il pu s'introduire dans ces murs impénétrables ? Qui es-tu, insolent étranger, pour oser te présenter sans être annoncé dans l'appartement des femmes ?

— Hélas ! répondis-je les yeux baissés, ne reconnaissez-vous pas en moi votre malheureux époux, Mahoud, le beau prince de Fardan ?

— Serait-il vrai ! dit Boudroubougoul après m'avoir longtemps considéré avec un mélange d'étonnement et d'effroi. Il

serait vrai ! répéta-t-elle du ton d'une conviction amère. C'est donc à toi, ignoble et difforme créature, c'est à toi, magicien maudit, que la vive et gracieuse Boudroubougoul a prodigué, pendant trente ans d'illusions, les trésors de sa jeunesse et de sa beauté ? C'est à toi que j'ai sacrifié la fleur de ces charmes innocents qui faisaient l'enchantement des yeux et les délices du monde ?... Retire-toi, continua-t-elle dans un accès de colère impossible à exprimer, et en me poursuivant outrageusement de la broche de fer que sa main n'avait pas laissé échapper. Disparais à jamais de ma présence, et va chercher des conquêtes nouvelles chez les monstres qui te ressemblent.

Boudroubougoul me conduisit ainsi jusqu'aux remparts de la forteresse ; car

toutes les portes s'ouvraient devant elle. La dernière se referma sur moi, et j'arrivai au milieu de la place publique, en regrettant profondément de ne m'être pas avisé plus tôt d'un moyen si facile de reconquérir ma liberté. Je n'avais pas perdu avec mon talisman la confiance un peu tardive que je fondais sur la bonne volonté des femmes. Je cherchai leurs regards, j'épiai leurs émotions, j'attendis leur enthousiasme et leurs avances, et je n'obtins que des rebuts. Le jour de mes triomphes était passé à jamais. Fiez-vous après cela aux avantages de la nature et aux talismans des génies.

Le commencement de mon récit ressemble au commencement du récit de mon frère Douban le riche, et ces deux récits se ressemblent aussi par la fin.

Obligé, comme lui, pendant vingt ans, de subsister aux dépens de la charité publique, j'arrivai hier à Damas où tout le monde m'indiqua cette maison hospitalière, comblée des bénédictions du ciel et de celles de la multitude. Je venais y demander les aliments d'un jour et l'asile d'une nuit, quand je trouvai à la porte ces deux vieillards, dont l'un est mon frère. Puisse le maître souverain de toutes choses reconnaître l'accueil généreux que vous nous avez fait !

Cette histoire est celle de Mahoud LE SÉDUCTEUR, qui avait le don d'être aimé de toutes les femmes, qui avait dédaigné à vingt ans le cœur des princesses et des reines, qui avait gémi pendant trente ans sous le joug de la plus abominable et de la plus méchante des créatures, et qui

vivait, depuis qu'il en était délivré, des petites aumônes du peuple, comme son frère Douban LE RICHE.

Quoiqu'elle ne me paraisse guère plus amusante que la première, le vieillard bienfaisant de Damas l'avait écoutée avec plus d'attention que vous ne lui en avez probablement porté vous-mêmes, et je vous prie de ne pas regarder cette observation comme un reproche. Mais, comme l'heure s'avançait, il se leva en bénissant ses hôtes et en les ajournant au lendemain pour entendre le reste de leurs aventures.

TROISIÈME ET DERNIÈRE JOURNÉE.

Le lendemain, les trois vieillards se réunirent, comme la veille, chez le vieillard bienfaisant de Damas, à l'heure du repas du soir où ils étaient invités. Ils reçurent chacun une bourse d'or, comme les deux jours précédents, et quand le banquet fut fini, leur hôte, s'adressant à celui qui n'avait pas encore parlé, lui

rappela qu'il attendait aussi le récit de son histoire. Le voyageur inconnu, qui était un homme sérieux et circonspect, passa gravement sa main sur sa barbe, salua d'un air digne et posé le père de famille et ses enfants, et commença en ces termes :

HISTOIRE

DE PIROUZ LE SAVANT.

Illustres seigneurs, vous n'apprendrez peut-être pas sans étonnement que je suis le troisième frère de ces deux vieillards, et que c'est de moi qu'ils vous ont parlé sous le nom de Pirouz. Je suis plus connu aujourd'hui dans l'Orient sous le titre de SAVANT que l'on m'y a donné par excellence, pour me distinguer de la foule des gens qui font profession de science, aux

risques et périls de l'humanité, sans s'être jamais signalés par une découverte utile. C'est moi qui avais reçu du génie de la montagne le talisman au moyen duquel on connaît le secret des maladies, et les électuaires spéciaux que la nature a produits pour y porter remède. Il n'avait probablement pas fait ce choix sans motif, mon inclination m'ayant toujours porté à la recherche de ces arcanes précieux, qui seraient la première des richesses de l'homme, s'il savait la connaître. Je reçus cette faveur avec joie, parce qu'elle m'ouvrait en espérance un long avenir de fortune et de gloire, et je quittai mes frères sans regret et sans envie. Épris de leur opulence et de leurs avantages personnels, ils jouissaient d'une santé qui ne me donnait pas lieu de croire qu'ils eussent jamais besoin de moi. J'em-

portai donc ma part des provisions, et je m'avançai dans le désert en cueillant des simples assortis aux principales infirmités de l'espèce.

Quelques semaines écoulées, mon sac fut plein de spécifiques et vide de provisions. Je me trouvai riche de tout ce qui peut guérir ou soulager les souffrances de l'humanité, à l'exception de la faim; la faim, ce mal positif, auquel les sages n'ont pu pourvoir jusqu'ici qu'en mangeant. Ce qui me consolait, seigneur, dans les tourments qu'elle me fit éprouver, c'est que je n'ignorais pas qu'il y avait beaucoup de savants qui les ont éprouvés avant moi, et, si on s'en rapporte au témoignage des histoires, il n'est pas absolument nécessaire d'aller dans le désert pour en citer des exemples.

J'étais pressé par cette nécessité im-

portune et humiliante, quand mon oreille fut frappée du bruit de quelques voix humaines. Le bruyant délire dont ces voyageurs paraissaient animés me fit d'abord espérer que j'aurais affaire à des malades; mais je m'aperçus avec une certaine satisfaction, je dois le dire, qu'il n'annonçait que l'explosion bienveillante et communicative d'un banquet qui tire à sa fin. Je m'y glissai sans crainte : les gens qui ont faim sont si insinuants et si persuasifs! J'y fus admis sans difficulté : les gens qui dînent sont si polis! Je pris part, avec une expansion toute naturelle, à la bonne chère et à la joie des convives, et j'y serais resté longtemps, si un soin particulier ne les avait appelés quelque part.

C'était un festin funèbre.

Le roi d'Égypte avait alors un favori

que la passion de la chasse aux bêtes fauves entraînait souvent à leur poursuite dans les régions les plus sauvages. Il s'était arrêté, la veille, avec son escorte, dans le lieu qui nous rassemblait, et il venait d'être victime de la vengeance d'un tigre blessé à mort, qui l'avait laissé sans vie à côté de lui sur le sable du désert. La fosse était creusée ; le cadavre était là, et voilà pourquoi on se réjouissait, en attendant les funérailles.

Je n'eus pas plutôt touché le mort, que je reconnus qu'il était vivant. Mon sac me fournissait des baumes et des dictames inconnus d'une puissance héroïque ; et quand tout fut prêt pour l'enterrement, mon mort monta à cheval.

Le plus rare bonheur qui puisse arriver à un jeune médecin, c'est de débuter dans la pratique par la guérison d'un grand

seigneur. Le salut d'un peuple entier ne l'aurait pas tiré de l'obscurité, celui d'un homme en place fait sa fortune; mais la mienne devait être exposée à d'étranges vicissitudes, et je ne vous en raconterai qu'une partie. J'arrivais au Caire sous les auspices d'un courtisan que la faveur dont il jouissait rendait au moins l'égal du souverain, et, par conséquent, avec une perspective presque infaillible de profit et de gloire. Malheureusement pour mon patron et pour moi, le prince, qui avait besoin d'un ami plus assidu, venait de donner un successeur à mon maître. Quand son favori arriva, il lui fit trancher la tête, et c'est un genre d'accident pour lequel mon amulette ne m'enseignait pas le moindre remède. La science ne saurait pourvoir à tout.

Par une compensation dont les méde-

cins ont seuls quelque bonne raison de se féliciter, la contagion qui désole l'Égypte tous les ans faisait alors d'horribles ravages. La circonstance était propice, et j'en usai avec empressement pour guérir tous les malades, à l'exception de ceux qui aimaient mieux mourir selon les règles, en s'en tenant aux ordonnances qui avaient tué leurs pères. Leur nombre fut considérable; mais ma réputation prévalut, et je n'en tirai pas un grand profit. Il n'y a rien d'ingrat comme un malade guéri. Les hommes n'apprécient la santé à sa valeur que lorsqu'ils n'en jouissent plus. Il en est autrement de l'héritage des morts, dont ils ne connaissent jamais mieux le prix que lorsqu'ils vont en prendre possession. L'héritier est naturellement reconnaissant et libéral, et voilà pourquoi les

riches ne guérissent presque jamais.

Cependant je n'avais pas à me justifier dans ma pratique d'un seul événement sinistre ou même douteux, et la médecine me porta envie. Le collége des docteurs m'assigna devant le tribunal souverain, pour y rendre compte du droit que j'avais de guérir, car il n'est pas permis, dans ce pays-là, de sauver un homme de la mort, quand on n'y est pas autorisé par un brevet qui rapporte de gros deniers au fisc. Pour être confirmé dans l'exercice de la profession dont j'avais témérairement usurpé les priviléges, il fallait prouver au moins que je m'y étais préparé par des études préliminaires d'un genre fort singulier, entre lesquelles passait en première ligne la connaissance approfondie de la langue copte. Le tribunal souverain devant lequel m'avait

envoyé le collége des docteurs, et qui ne connaissait pas la langue copte, me renvoya devant le collége des docteurs, qui ne la connaissait pas non plus.

Le premier des docteurs qui avait à m'interroger, me demanda si Sésostris était devenu aveugle des deux yeux à la fois, et, dans le cas où je partagerais l'opinion contraire, qui paraît la plus vraisemblable aux savants, si l'œil qu'il avait perdu le premier était le droit ou le gauche.

Je lui répondis que cette question semblait assez étrangère à l'art de guérir; mais que si Sésostris n'était pas devenu aveugle à la fois des deux yeux, et que ce ne fût pas l'œil gauche qu'il eût perdu le premier, il me paraissait probable que c'était le droit.

Je peux dire ici, sans faire trop de violence à ma modestie, que cette solu-

tion fut accueillie par un murmure assez flatteur.

Le second docteur voulut savoir mon avis sur la couleur du scarabée sacré, qui a toujours passé pour noir, jusqu'à l'arrivée d'un voyageur venu de Nubie, d'où il a rapporté un scarabée vert. Cette difficulté ne présentant pas non plus un intérêt fort grave pour l'humanité souffrante, je me contentai de déclarer, dans la sincérité de mon cœur, que Dieu avait fait, selon toutes les apparences, des scarabées de toutes les couleurs, et que ses moindres ouvrages étaient dignes de l'admiration des hommes.

Le troisième docteur toucha de plus près aux questions sur lesquelles mon talisman me fournissait des solutions infaillibles. Il exigeait que j'expliquasse à la docte assemblée les vertus secrètes par

lesquelles l'*abracadabra* guérit de la fièvre tierce, et je répliquai cette fois, sans hésiter, que l'*abracadabra* ne guérissait point de la fièvre tierce. Comme les médecins d'Égypte ne guérissent la fièvre tierce qu'au moyen de l'*abracadabra,* quand ils ont le bonheur de la guérir, cette dernière réponse excita l'indignation générale. Le collége me repoussa comme un impostenr téméraire et ignare qui ne savait pas même la langue copte, et le tribunal souverain me renvoya en prison, pour y finir mes jours, avec défense expresse de guérir qui que ce fût, sous peine du dernier supplice. J'y passai trente ans à souhaiter la mort, mais je ne m'étais jamais mieux porté, et je ne reçus pas une seule visite des médecins. C'est la seule marque de vengeance dont ils m'aient fait grâce.

Au bout de trente ans, le jeune roi d'Égypte était devenu vieux. Tourmenté d'un mal inconnu qui défiait toutes les prescriptions de la science, et pourvu d'une vitalité qui résistait à tous le remèdes, il se rappela confusément les cures miraculeuses du médecin persan qui avait fait si grand bruit au commencement de son règne. Il ordonna que je lui fusse amené, sous la condition formelle de payer de ma tête le mauvais succès d'une ordonnance inutile. J'acceptai avec empressement cette terrible alternative, quoiqu'il ne me parût pas bien démontré que mon amulette eût conservé si longtemps sa vertu. Il y a si peu de facultés données à l'homme, qui ne perdent pas, en trente ans, une partie de leurs propriétés et de leur énergie, si peu de réputations scientifiques qui survivent à un quart de siècle !

Je ne manquai pas sur ma route d'occasions de me rassurer. A peine eus-je passé le seuil de mon cachot, que je trouvai la rue encombrée de malades, les uns errants comme des spectres échappés au tombeau, et encore à demi voilés de leurs linceuls ; les autres, appuyés sur les bras de leurs amis et de leurs parents ; ceux-ci gisants sur la paille, et tendant vers moi des bras suppliants ; ceux-là, portés dans des litières magnifiques, et faisant joncher le chemin que je parcourais, de bourses d'or et de bijoux, par les mains de leurs esclaves. D'un regard, je connaissais tous les maux ; je les guérissais d'une parole, et j'arrivai au palais, escorté d'un peuple de moribonds ressuscités qui remplissaient l'air des éclats de leur joie et de leur reconnaissance. Je m'approchai avec la sécurité calme et

fière d'un triomphateur modeste, du lit royal sur lequel le prince était assis. Hélas! combien ma confiance fut trompée !

Le roi d'Égypte n'avait pas alors plus de cinquante ans, mais son front portait l'empreinte d'une caducité séculaire. Sa face hâve et plombée, comme la main livide de l'ange funèbre qui s'était étendue sur lui, avait perdu jusqu'au mouvement de la vie. Ses lèvres sans couleur conservaient à peine assez de force pour s'entr'ouvrir au dernier souffle qui allait lui échapper; ses yeux seuls laissaient deviner quelques restes d'une existence fugitive, et finissaient de briller dans la profonde cavité de leur orbite, comme deux étincelles prêtes à s'éteindre sur deux charbons éteints. Il voulut faire un mouvement pour m'appeler, mais sa main le trahit et resta

glacée sur le dossier qui l'appuyait. Un balbutiement confus erra sur sa langue paralysée, mais je ne l'entendis point.

Mon état n'était guère à préférer à celui de l'agonisant. Je ne l'avais pas plus tôt aperçu, que je devinai ma destinée à l'horrible silence de mon talisman. Il ne me suggéra pas une pensée, pas un subterfuge même qui pût me tenir lieu de pensée. Un médecin ordinaire aurait improvisé le nom d'une maladie inconnue, celui d'un remède imaginaire ou difficile à trouver. Il aurait gagné le temps nécessaire pour laisser mourir son malade, et il en fallait si peu! Médecin par l'instinct de la nature et les bons secours du génie de la montagne de Caf, je ne connaissais pas ces habiles artifices. Je jetai autour de moi un regard d'humiliation et de désespoir ; et je rencontrai les yeux du

médecin du roi qui jouissait de ma confusion avec un insolent sourire. Ma première idée fut que la présence d'un de ces docteurs à brevet suffisait pour neutraliser les effets de l'amulette salutaire, quoique le génie ne l'eût pas dit; mais les génies ne peuvent pas penser à tout. Convaincu que je ne gagnerais rien à réfléchir plus longtemps, je me jetai la face contre terre.

— Seigneur, m'écriai-je enfin en me relevant sur mes genoux dans l'humble attitude de la résignation, ou votre majesté n'est point malade, ou le mal dont elle est frappée se dérobe à mon savoir impuissant. Je suis incapable de la guérir.

A ces mots, le roi rassembla le reste de ses forces pour m'accabler de sa colère, mais il ne put faire qu'un geste et

pousser qu'un cri. — Qu'on le mène à la mort, dit-il.

— Seigneur, dit le médecin en se rapprochant de l'auguste malade, votre indignation est légitime, et votre vengeance est trop douce. Permettez-moi cependant de vous indiquer un moyen de la rendre utile à la conservation de ces jours précieux sur lesquels reposent la prospérité de l'Égypte et le bonheur du monde. Votre Majesté, qui sait tout ce que savent les rois, ces dieux visibles de la terre, n'ignore pas que notre loi nous défend d'attenter au cadavre et de troubler par une étude sacrilége le saint repos de la mort. Cette science impie des Cafres et des Giaours nous est sagement interdite, mais le divin Alcoran ne nous a défendu nulle part d'en puiser les rares secrets dans les entrailles d'un criminel

vivant. Si votre mansuétude paternelle, qui veille incessamment à la conservation de vos sujets, daignait m'accorder ce misérable, couvert de forfaits et d'ignominie, je me crois assez expert dans mon art pour l'ouvrir et le disséquer, sans toucher aux parties nobles, et pour découvrir dans ses viscères palpitants le mystère et le remède des douleurs qui vous tourmentent, car l'amour seul de votre personne sacrée m'a inspiré cette prière.

Pendant cette allocution effroyable, la moelle s'était figée dans mes os, et j'attendais la réponse du tyran dans une horrible perplexité. Un sourire d'espérance courut sur sa bouche pâle, et il inclina faiblement la tête en signe d'approbation. Je perdis connaissance.

Alors on me lia les pieds et les mains ;

on me transporta ainsi dans une litière fermée, et on me conduisit à la maison de plaisance du médecin du roi, délicieuse *villa,* dont le Nil baigne l'enceinte élevée. Arrivés au terme de ce voyage fatal, les esclaves me déposèrent sur une table de cèdre qui paraissait disposée à l'avance pour l'affreuse opération que j'allais subir, tandis que d'autres serviteurs préparaient sur une table voisine les instruments de mon supplice, des scies, des couteaux, des scalpels, des bistouris acérés, dont la vue ferait horreur à un de ces héros invulnérables que chantent les anciens poëmes de l'Arabie. J'en détournais les yeux avec une épouvante qui me brisait le cœur, quand un pas grave et lent, qui s'imprimait solennellement sur les degrés, m'annonça la présence de mon barbare assassin. Oh!

combien je regrettai alors que le génie maladroit qui m'avait doué, sans mon aveu, du privilége stérile de guérir toutes les maladies des hommes, ne m'eût pas accordé en échange le pouvoir de les donner! de quelle foudroyante apoplexie j'aurais accueilli, sans remords, le médecin du roi! Mais je me débattis inutilement sous les convulsions de la terreur, et je retombai dans mes liens.

—Que vois-je! s'écria-t-il en m'apercevant. Est-ce ainsi qu'on reçoit les hôtes respectables qui me font l'honneur de me visiter! Hâtez-vous de rompre ces cordes infâmes, et de nous apporter des carreaux sur lesquels nous puissions nous livrer à loisir aux douceurs d'un sage entretien. — Et toi, continua-t-il, en s'adressant à une espèce de majordome que je n'avais pas encore vu, tâche de te

surpasser dans les apprêts d'un festin qui témoigne à ce noble étranger, par sa magnificence, combien je suis sensible à la gloire dont sa présence me comble aujourd'hui ! Quand j'aurai affaire à vous pour d'autres services, j'aurai soin de vous appeler et de vous faire connaître mes volontés.

Il n'avait pas fini de parler que ses ordres s'exécutèrent. Une table jonchée de fleurs se couvrit de sorbets, de confitures, de mets délicats, de vins exquis ; car les médecins d'Égypte poussent à un degré incroyable de raffinement le goût de la bonne chère, et ne se font pas grand scrupule d'enfreindre les préceptes de la loi ; je ne sais s'il en est de même ici. J'étais loin cependant d'être rassuré, ou plutôt, je commençais à m'imaginer que le docteur se proposait de m'étourdir par

des breuvages narcotiques dont je n'avais pas l'habitude, pour procéder ensuite à son opération avec moins de difficulté. Les scalpels et les bistouris n'avaient d'ailleurs pas disparu, et la vue de ces ustensiles menaçants réprimait fort mon appétit. Le médecin parut remarquer enfin ma consternatiou, dont il n'ignorait pas la cause.

— Eh quoi! me dit-il, mon illustre confrère, vous croyez-vous par hasard au saint temps du Ramazan, pour dédaigner des mets qui éveilleraient la sensualité d'un santon? Daignez du moins me faire raison de ce verre de vieux Schiraz que je vais boire à l'honneur de vos glorieux succès.

La révolution que produisit en moi cette singulière apostrophe me rendit subitement la parole : C'en est trop, lui

répondis-je en pleurant de colère ; je ne m'attendais pas à voir un homme qui exerce une profession libérale et humaine joindre une ironie si amère à une si noire cruauté !

— Allons donc, reprit-il, vous ne sauriez attribuer sérieusement au plus zélé de vos admirateurs et de vos disciples l'intention de cette exécrable plaisanterie. J'avoue que la gloire d'ouvrir un grand homme tel que vous est faite pour éblouir mon orgueil ; mais ce n'est pas au point de fermer mes yeux à l'éclat de votre savoir et de vos talents. Je vous suivais d'assez près, ce matin, quand vous marchiez de votre prison au palais du roi d'Égypte, et vous m'avez rendu témoin de miracles si surprenants, qu'ils semblent plutôt l'ouvrage d'un Génie que celui d'un homme. O seigneur, que vous êtes un

habile médecin, et que les moindres de vos formules seraient payées cher par notre académie !

Quoique ma situation fût peu changée en apparence, j'avouerai que ces paroles me pénétrèrent d'une émotion assez douce, et que mon amour-propre triompha un moment de ma peur. Je bus un verre de Schiraz, et je repris quelque courage.

— Il est vrai, dis-je avec l'expression d'un contentement modeste, que ma pratique n'a jamais été malheureuse, à une triste occasion près, et je mets le monde entier au défi de citer un seul malade que je n'aie pas guéri du premier abord, si ce n'est le roi d'Égypte, à qui Dieu pardonne le mal qu'il me fait ou qu'il veut me faire.

— Pour celui-là, répliqua le docteur en riant, vous m'auriez étonné d'une tout

autre manière, si vous aviez deviné sa maladie, car je vous suis caution qu'il n'est point malade. C'est une organisation de fer, usée avant l'âge par tous les excès qui précipitent le cours de la vie, la satiété des voluptés, la satiété du pouvoir, la satiété du crime. Il n'y a plus rien de nouveau pour ses organes blasés, sur cette terre dont il est l'effroi, et voilà pourquoi il se meurt. C'est de tous mes clients celui qui m'inquiète le moins, car je lui tiens en réserve, pour le premier moment d'humeur dont il aura le malheur de m'inquiéter, une potion souveraine qui lui procurera la guérison radicale de tous ses maux, et qui guérira l'Égypte plus infailliblement encore de l'opprobre et des calamités de son règne. Ne soyez donc pas surpris de n'avoir pas trouvé de remède aux douleurs qui le dévorent. La Provi-

dence est trop sage pour avoir réservé de telles ressources au plus méchant de tous les hommes.

— Si je comprends la valeur de ce spécifique, interrompis-je en frissonnant, il est bien à regretter pour moi que vous ne vous en soyez pas avisé plus tôt.

— C'est ce que nous verrons tout à l'heure, poursuivit le médecin du roi en jetant un regard oblique sur ses redoutables ferrements. Nous avons auparavant à nous entretenir d'autre chose, et au point où nous en sommes, vous et moi, nous pouvons nous parler tous deux sans mystère. Vous pénétrez d'un coup d'œil la cause de toutes les maladies, et vous savez leur approprier à l'instant le remède qui leur convient : c'est un point sur lequel nous sommes d'accord, et dont les observations que j'ai faites, il y a peu de

temps, ne me permettent pas de douter; ce que je ne saurais croire, c'est qu'il y eût une école de médecine, en Égypte ou ailleurs, qui enseignât cette science, et vous me permettrez d'imaginer que vous la devez plutôt au hasard qu'à l'étude.

Un sentiment involontaire de confusion ou de pudeur dut alors se manifester sur mon visage, et, dans mon émotion, je baissai les yeux sans répondre.

— J'ai fréquenté comme vous, continua-t-il, les cours des sages les plus renommés, et j'y ai appris que les médecins ne savaient que peu de chose ou ne savaient rien. Nous raisonnons sur les maladies par approximation; nous leur appliquons, par habitude, les remèdes qui nous ont plus ou moins réussi dans des circonstances analogues, et nous les

guérissons quelquefois par hasard. C'est à cela que se réduit notre savoir; mais il nous suffit pour gagner la confiance de la multitude, et pour vivre dans l'aisance aux dépens des gens crédules. Si vous connaissez une autre médecine que celle-là, vous êtes encore plus savant que je ne l'avais pensé, mais j'ai quelque raison de croire que vous n'en avez pas acquis le secret sur les bancs du collége. Une confidence loyale et sans réserve pourrait faciliter entre nous un bon arrangement dont je n'ai pas besoin de vous faire sentir l'urgence. Vous avez eu le temps d'y penser.

Il porta au même instant une main nonchalante sur ses bistouris, et les étala sur ses genoux avec une distraction affectée.

J'avais compris mon médecin, et je

n'hésitai plus que sur les termes de la capitulation.

— Un secret pareil, lui dis-je, serait à estimer au-dessus de tous les trésors des hommes.

— Et non pas au-dessus de la vie, reprit-il, en repassant négligemment le plus horrible de ses bistouris sur une pierre à aiguiser. Il me semble qu'une jolie djerme voilière galamment équipée, qui vous transporterait cette nuit loin des terres d'Égypte, et une poignée de franches roupies de Perse qui vous donnerait de quoi vivre, en attendant une clientèle, valent mieux pour vous que l'honneur de figurer un jour dans un cabinet d'anatomie. C'est payer assez haut, selon moi, dans la position où vous êtes, la communication de quelques folles paroles que vous devez à la bienveillance d'une Péri.

—Apportez-moi les roupies, repartis-je, et allons voir la djerme, si elle est prête, car j'ai hâte de voyager. Vous aurez le talisman.

Je le passai, en effet, sur son cou au moment où le patron donnait le signal du départ. Je fis valoir avec soin les vertus incomparables de mon amulette, mais j'omis plus soigneusement encore, et pour cause, de prévenir le docteur qu'elle perdait à l'instant son efficacité, quand elle était tombée en d'autres mains, parce que cette circonstance malencontreuse aurait annulé un marché auquel j'avais le plus grand intérêt possible. C'est toutefois depuis ce temps-là que les médecins d'Égypte se flattent, entre ceux de toutes les nations, de guérir toutes les maladies ; mais je puis vous attester, seigneur, qu'il n'en est rien, et que les médecins de ce

pays-là tuent leurs malades comme les autres.

Mes ressources ne furent pas longtemps à s'épuiser, mais je croyais en avoir conservé quelques-unes dans mes habitudes de praticien. J'avais vu et nommé une multitude de maladies; j'avais nommé et conseillé une multitude de remèdes, et ma mémoire ne m'avait pas abandonné avec le talisman du Génie. J'allai donc à travers le monde, cherchant partout des malades, imposant le plus souvent au hasard les définitions de ma pathologie et les recettes de ma pharmacopée, et laissant les traces ordinaires du passage d'un médecin dans les endroits où je passais. J'en eus quelques remords au commencement, parce que j'ai l'âme naturellement sensible; mais je finis par m'en faire une habitude assez

facile, comme les autres médecins, quand j'eus expérimenté, en cent consultations différentes, que les plus huppés de cette savante profession n'en savaient pas plus que moi. Il arrivait toujours, en dernier résultat, que le malade triomphait du mal, ou que le mal triomphait du malade, selon l'arrêt de la destinée ou le caprice de la nature.

J'éprouvai cependant quelques échecs qui compromirent ma réputation, et qui mirent ma sûreté en péril. Je crois qu'il n'en eût pas été question pour un docteur en crédit, dont la considération repose sur une vieille tradition pratique, et sur la confiance d'une clientèle honorable. Ceux-là font tout ce qu'ils veulent des infortunés qui tombent dans leurs mains, et l'opinion ne vient pas leur en demander compte; mais c'est autre chose pour un

pauvre médecin sans diplôme, qui n'a pas, comme l'on dit, *l'attache* du corps enseignant, et le privilége légal d'exercer l'art de guérir, sans avoir jamais guéri personne. On me sacrifia sans pitié, dans toutes les villes où je m'étais successivement établi, à la basse jalousie de mes confrères, qui se partageaient joyeusement mes malades le lendemain de mon départ, et ne manquaient pas de les enterrer en trois jours, pour se réserver le plaisir d'attribuer ce mauvais succès au vice radical du premier traitement. Cette fatalité qui semblait partout s'attacher à mes remèdes, finit par produire un tel scandale, que la justice crut devoir me défendre de pratiquer la médecine, sous peine de perdre le nez et les oreilles. J'étais si las de la science, et si jaloux de conserver les principaux ornements d'une

figure humaine en bon état, que je me résignai à vivre d'aumônes, en suivant les convois des morts, que j'avais vus tant de fois s'ouvrir sous mes auspices. J'étais parvenu à ce point de misère et d'avilissement, quand le hasard me fit rencontrer avant-hier, aux portes de Damas, ces deux vieillards mendiants, dans lesquels j'ai reconnu depuis mon frère Douban le riche, et mon frère Mahoud le séducteur, que les avantages de la fortune et de la beauté n'ont pas rendus plus chanceux que moi.

A ces derniers mots du récit de Pirouz, les trois frères se levèrent et demandèrent au vieillard bienfaisant de Damas la permission de s'embrasser, comme des voyageurs revenus de courses lointaines qui se rencontrent inopinément au but commun de tous les hommes, sur cette pente de

la caducité qui mène à la mort. Le vieillard les y autorisa par un signe de tête plein de douceur et de grâce; et se levant à son tour en essuyant quelques larmes, il les embrassa aussi tous les trois : après quoi il reprit sa place et les fit asseoir.

— C'est à moi, dit-il, de vous apprendre maintenant, ô mes chers amis, comment je suis parvenu à l'éclatante prospérité qui couronne mon heureuse vieillesse, et qui va devenir votre partage ; car vous voyez en moi votre frère Ebid, que vous avez laissé dans la montagne de Caf. Consolez-vous, frères bien-aimés, et soyez sûrs que le jour où le Tout-Puissant vous dirigea vers ma demeure, il avait tout oublié comme moi.

HISTOIRE

D'ÉBID LE BIENFAISANT.

Mon histoire, continua-t-il, ne sera pas longue à raconter. Il y a peu de vicissitudes dans la vie des hommes simples, qui obéissent naïvement à leur nature, et qui subissent les lois inévitables de la nécessité sans ressources et sans secrets que la patience et le travail. Ce que j'ai fait , c'est ce que l'instinct universel de la conservation enseigne à

tous nos semblables. Ce que je suis devenu, c'est Dieu qui l'a fait.

Mes cris troublèrent comme les vôtres le silence presque inviolable où reposait depuis des siècles le Génie de la montagne. Il m'apparut comme à vous, mais probablement plus impatient et plus fatigué, car il n'avait pas compté sur une importunité nouvelle. Aussi je ne vous cacherai pas que son aspect me remplit de terreur, et que je tombai tremblant devant lui, sans avoir la force d'opposer une parole à sa colère. Touché cependant de mon enfance et de ma faiblesse, il s'empressa de me rassurer par des discours bienveillants, qui me rendirent un peu de courage, parce qu'à travers les formes grossières de sa mauvaise éducation, ils annonçaient un grand fond de bonne foi et d'honnêteté naturelles. « Lève-toi, pauvre petit, me

dit-il, et laisse-moi en repos sans t'inquiéter pour toi-même, car je ne veux point te faire de mal. Ce n'est pas ma faute, au reste, si tu dors d'un sommeil si dur, et je regrette que tu ne te sois pas éveillé avec tes compagnons. Comme ils m'avaient rendu service, et que toute peine vaut salaire, j'ai distribué entre eux quelques babioles qui me sont venues d'héritage, mais dont je n'avais aucun besoin pour mon usage particulier, le patrimoine que mes aïeux m'ont laissé me permettant de vivre ici à mon aise, insouciant et solitaire, sans autre ambition que de dormir la grasse matinée et de manger à mes heures. Je les ai dotés de la science, de la fortune et du don de plaire. C'était tout ce que j'avais de joyaux : un pauvre génie ne peut donner que ce qu'il a. Quant à toi, tu me trouves les mains vides, et j'en suis pres-

que aussi fâché que toi. Vois pourtant, continua-t-il en frappant du pied un vieux sac de cuir qu'avait laissé selon toute apparence quelque homme égaré comme nous dans ces tristes déserts, vois si tu peux tirer quelque parti de ces ferrailles; il ne me reste pas autre chose. » Après cela il disparut.

Mon premier soin fut d'examiner mon trésor, qui se composait d'outils bizarres que je croyais avoir vus quelquefois dans la main des ouvriers, mais dont je ne m'expliquais pas l'usage. Le second fut de recourir aux provisions que vous m'aviez ménagées, et de rassembler ce qui m'en restait dans un autre sac qui les avait contenues, en répartissant les deux charges d'une manière à peu près égale, pour diminuer la fatigue du transport. Cependant je marchais lentement, parce

que j'étais faible, et je m'arrêtais souvent, parce que j'étais paresseux comme le sont tous les enfants ; mais je m'aperçus avec plaisir, au bout de quelques jours, que l'habitude m'avait rendu ce travail facile et ce fardeau léger.

Bientôt je parvins à des lieux plus favorisés du ciel, où la nature me fournit assez de racines et de fruits pour suppléer à mes provisions épuisées. Je m'y serais arrêté volontiers, si le cri des bêtes féroces ne m'avait pas inquiété pendant de longues nuits qui n'étaient pour moi que des veilles soucieuses. C'est alors que j'appris la valeur des objets contenus dans mon sac de cuir. J'imaginai de détacher quelques fortes branches d'arbres avec un de mes instruments qui s'appelle une scie, de les enfoncer dans la terre avec un maillet, de les unir avec des scions

robustes que j'empruntais aux roseaux, de les fortifier par de grosses pierres que je cimentais de terre glaise avec une truelle, et de m'en faire une enceinte impénétrable, où je trouvais chaque soir le repos. Toutefois, je n'arrivais pas aux habitations des hommes, et mes vêtements en lambeaux commençaient à m'abandonner. Je m'avisai de m'en faire d'autres avec quelques écorces flexibles qui se détachaient facilement sous ma main, que je taillais avec des ciseaux et que je réunissais avec des aiguilles, au moyen de certains filaments souples et solides que me fournissaient en abondance les plantes les plus communes. Je m'étais initié ainsi, par un apprentissage de trois ans, à tous les travaux des métiers; et quand le sort aventureux des voyages me conduisit à Damas, je n'étais ni riche,

ni beau, ni savant, mes pauvres frères ; j'étais ignorant, indigent et dédaigné, mais j'étais ouvrier. La sobriété m'avait rendu sain et robuste ; l'exercice m'avait rendu souple et léger ; la nécessité même, qui est une bonne maîtresse, m'avait rendu inventif et adroit. Je joignais à cela le contentement de l'âme qui rend sociable et gai. L'aspect d'une ville ne m'effraya point, parce que je savais que les hommes, réunis en société, ont besoin partout de payer de quelques aliments l'intelligence, l'industrie et la force. Au bout d'un jour, j'avais gagné ma journée. Au bout d'une semaine, j'avais économisé pour les besoins d'un jour ; au bout de quelques mois, je m'étais assuré une vie d'un mois, car il faut bien compter avec les maladies et même avec la paresse. Un an après, j'avais de l'aisance ; dix ans après, j'étais

riche dans l'acception raisonnable de ce mot. La richesse consiste à vivre honorablement, sans se rendre à charge aux autres, et dans une condition d'aisance modeste et tempérée qui permet quelquefois d'être utile au pauvres. Tout le reste n'est que luxe et vanité.

A trente ans, le soin que je mettais à mon travail avait attiré l'attention des manufacturiers de Damas. Le plus opulent de tous me donna de lui-même sa fille unique que j'aimais sans oser le dire. Je reconnus sa bonté par mon zèle, et Dieu favorisa mes entreprises. J'avais centuplé sa fortune quand il la laissa dans mes mains. Arrivé moi-même à l'âge du repos, car mon bienfaiteur était mort plein de jours, je bornai ma dernière ambition à sanctifier sa mémoire par un bon usage des biens qu'il m'avait laissés, et je m'a-

vance ainsi doucement vers le terme de ma douce vie, sans avoir rien à regretter que l'épouse chérie et les amis que j'ai perdus.

Vous étiez compris dans ce nombre, car je ne vous avais jamais oubliés. L'heureux événement qui vous a rendus à mes vœux est un bienfait de plus dont je suis redevable à la divine Providence. Après ces rudes épreuves de la vie qui ont été si pénibles pour nous, il vous reste du moins à goûter, dans le sein de la famille, les loisirs sans mélange d'une tranquille vieillesse. Cet âge n'est plus celui des vives jouissances, mais il a les siennes qui ont aussi leur charme et leurs délices, et vous verrez qu'il n'est jamais trop tard pour être heureux. Nous nous rappellerons ensemble vos espérances et vos désabusements, pour nous réjouir ensem-

ble des circonstancces prospères, quoique tardives, qui vous ont fait passer de cet océan d'illusions orageuses dans un port de salut et de prospérité ; et nous tomberons facilement d'accord pour convenir que de tous les talismans qui promettent le bonheur aux vaines ambitions de l'homme, il n'y en a point de plus sûr que le travail.

Ici finit le discours du vieillard, et on ne trouvera pas mauvais que je finisse avec lui. Je vous proteste qu'il y a longtemps que j'en éprouve le besoin, et que je regrette de vous avoir entraînés dans les lenteurs d'une narration languissante dont j'avais peine à dégager mon imagination et ma plume ; mais l'aimable Génie qui me raconte ces histoires dans mon

sommeil avait prêté à celle-ci des grâces que je n'ai pas retrouvées en écrivant. Vous jugerez si l'époque est venue où je dois renoncer à ses promesses, et j'apprendrai de vous si j'ai perdu aussi le modeste talisman qui m'a quelquefois obtenu de faibles droits à votre indulgence. Il faut bien que ce jour arrive, et il est peut-être arrivé.

LÉGENDE

DE SŒUR BÉATRIX.

LÉGENDE

DE SOEUR BÉATRIX.

Ave, Maria, gratiâ plena.

Il était bien convenu en France, il y a une vingtaine d'années, que tous les trésors de la poésie sont renfermés sans exception dans le *Pantheum mythicum* de Pomey, et dans le *Dictionnaire de la Fable* de M. Noël. Un nom inconnu de Phurnutus, une fable ignorée de Palé-

phate, un récit tendre et touchant qui ne remontait pas aux *Métamorphoses*, toute idée qui n'avait pas passé à la filière éternelle des Grecs et des Romains, était réputée barbare; quand vous en aviez fini avec les Aloïdes, les Phaëtontides, les Méléagrides, les Labdacides, les Danaïdes, les Pélopides, les Atrides, et autres dynasties malencontreuses, fatalement vouées aux Euménides par la docte cabale d'Aristote et surtout par la rime, il ne vous restait plus qu'un parti à prendre : c'était de recommencer, et on recommençait. La patiente admiration des colléges ne se lassait jamais de ces beaux mythes qui ne disaient pas la moindre chose à l'esprit et au cœur, mais qui flattaient l'oreille de sons épurés à la douce euphonie des Hellènes. C'était Bacchus né avant terme au bruit d'un feu d'artifice,

et que Jupiter héberge dans sa cuisse, par l'art de Sabasius, pour y accomplir le temps requis à une gestation naturelle. C'était le fils de Tantale, servi aux dieux dans une *olla podrida* digne des enfers, et dont Minerve, plus affamée que le reste des immortels, est obligée de remplacer l'épaule absente par une omoplate d'ivoire. C'était Deucalion repeuplant le monde avec les ossements de sa grand'mère, c'est-à-dire en jetant des pierres derrière lui. C'était je ne sais quel autre conte absurde et solennel dont il fallait connaître les détails ridicules, et souvent obscènes ou impies, sous peine de passer pour ignorant et pour stupide aux yeux de la société polie. En revanche, on décernait des récompenses et des couronnes à l'heureux enfant qui était parvenu à rassembler dans sa mémoire le plus grand

nombre possible de ces inepties classiques, et s'il m'en souvient bien, le premier prélat du diocèse daignait imprimer à son triomphe le sceau de sa bénédiction pontificale. Cette méthode d'abrutissement et de dégradation intellectuelle, qui manquait rarement son effet, s'appelait l'éducation.

Cependant notre civilisation ne ressemblait plus, depuis bien des années, à celle qui s'était nourrie pendant tant de siècles des fables puériles du paganisme. L'ironie de Socrate avait porté le premier coup aux fantômes des mythologues. Ils s'étaient évanouis sous le fouet de Lucien. Une nouvelle croyance s'était introduite, grave, majestueuse, touchante, pleine de mystères sublimes et de sublimes espérances. Avec elles étaient descendus dans le cœur de l'homme une multitude de

sentiments que les anciens n'ont point connus, la sainte ferveur de la foi, le noble enthousiasme de la liberté, l'amour, la charité, le pardon des injures. Une poésie, mieux appropriée aux besoins du christianisme, était née avec lui, et cette poésie avait aussi ses mythes et ses histoires. Pourquoi cette nouvelle source d'inspirations merveilleuses et de tendres émotions fut-elle négligée par ces habiles artisans de la parole, qui charment de leurs récits les ennuis et les douleurs de l'humanité ? Pourquoi la légende pieuse et touchante fut-elle reléguée à la veillée des vieilles femmes et des enfants, comme indigne d'occuper les loisirs d'un esprit délicat et d'un auditoire choisi ? C'est ce qui ne peut guère s'expliquer que par l'altération progressive de cette précieuse naïveté dont les âges primitifs

tiraient leurs plus pures jouissances, et sans laquelle il n'y a plus de poésie véritable. La poésie d'une époque se compose, en effet, de deux éléments essentiels, la foi sincère de l'homme d'imagination qui croit ce qu'il raconte, et la foi sincère des hommes de sentiment qui croient ce qu'ils entendent raconter. Hors de cet état de confiance et de sympathie réciproques où viennent se confondre des organisations bien assorties, la poésie n'est qu'un vain nom, l'art stérile et insignifiant de mesurer en rhythmes compassés quelques syllabes sonores. Voilà pourquoi nous n'avons plus de poésie dans le sens naïf et original de ce mot, et pourquoi nous n'en aurons pas de longtemps, si nous en avons jamais.

Pour en retrouver de faibles vestiges, il faut feuilleter les vieux livres qui ont

été écrits par des hommes simples, ou s'asseoir dans quelque village écarté, au coin du foyer des bonnes gens. C'est là que se retrouvent de touchantes et magnifiques traditions dont personne ne s'est jamais avisé de contester l'autorité, et qui passent de génération en génération, comme un pieux héritage, sur la parole infaillible et respectée des vieillards. Là ne sauraient prévaloir les objections ricaneuses de la demi-instruction, si revêche, si maussade et si sotte, qui ne sait rien à fond, mais qui ne veut rien croire, parce qu'en cherchant la vérité qui est interdite à notre nature, elle n'a gagné que le doute. Les récits qu'on y fait, voyez-vous, ne peuvent donner matière à aucune discussion; ils défient la critique d'une raison exigeante qui rétrécit l'âme, et d'une philosophie dédaigneuse qui

la flétrit; ils ne sont pas tenus de se renfermer dans les bornes des vraisemblances communes, dans les bornes même de la possibilité, car ce qui n'est pas possible aujourd'hui était sans doute possible autrefois, quand le monde, plus jeune et plus innocent, était digne encore que Dieu fît pour lui des miracles, quand les anges et les saints pouvaient se mêler, sans trop déroger de leur grandeur céleste, à des peuples simples et purs dont la vie s'écoulait entre le travail et la pratique des bonnes œuvres. Les faits qu'on vous rapporte n'ont pas besoin, d'ailleurs, de tant d'éclaircissements : n'ont-ils pas le témoignage du vieil aïeul qui les savait de son aïeul, comme celui-ci d'un autre vieillard qui en a été le témoin oculaire? Et dans cette longue succession de patriarches nourris dans l'horreur du

péché, s'en est-il jamais rencontré un seul qui ait menti?

O vous! mes amis, que le feu divin qui anima l'homme au jour de sa création n'a pas encore tout à fait abandonnés; vous qui conservez encore une âme pour croire, pour sentir et pour aimer; vous qui n'avez pas désespéré de vous-mêmes et de votre avenir, au milieu de ce chaos des nations où l'on désespère de tout, venez participer avec moi à ces enchantements de la parole, qui font revivre à la pensée l'heureuse vie des siècles d'ignorance et de vertu; mais surtout ne perdons point de temps, je vous en conjure! Demain peut-être il serait trop tard! le progrès vous a dit : Je marche, et le monstre marche en effet. Comme la mort physique dont parle le poëte latin, l'éducation première, cette mort hideuse de

l'intelligence et de l'imagination, frappe au seuil des moindres chaumières. Tous les fléaux que l'écriture traîne après elle, tous les fléaux de l'imprimerie, sa sœur perverse et féconde, menacent d'envahir les derniers asiles de la pudeur antique, de l'innocence et de la piété, sous une escorte de sombres pédants. Quelques jours encore, et ce monde naissant, que la science du mal va saisir au berceau, connaîtra un ridicule alphabet et ne connaîtra plus Dieu; quelques jours encore, et ce qui reste, hélas! des enfants de la nature, seront aussi stupides et aussi méchants que leurs maîtres. Hâtons-nous d'écouter les délicieuses histoires du peuple, avant qu'il les ait oubliées, avant qu'il en ait rougi; et que sa chaste poésie, honteuse d'être nue, se soit couverte d'un voile comme Ève exilée du paradis.

J'ai juré, quant à moi, de n'en jamais écouter, de n'en jamais raconter d'autres. Celle que je vais vous dire est tirée d'un vieil hagiographe, nommé Bzovius, continuateur peu connu de Baronius qui ne l'est guère davantage. Bzovius la regardait comme parfaitement authentique, et je suis de son avis, car de pareilles choses ne s'inventent point. Aussi me serais-je bien gardé d'y changer la moindre chose dans le fond; et quant aux différences qu'on pourra trouver dans la forme, il ne faut point les imputer à mon goût, mais à celui de la multitude, qui ferait peu de cas du tableau d'un maître naïf, s'il n'était relevé par la bordure et rafraîchi par le vernis. Après cette déclaration, les lecteurs dans lesquels l'amour du beau et du vrai n'est pas altéré par de mauvaises habitudes, sauront du

moins à quoi s'en tenir. Ils laisseront là mon pastiche, et liront, s'ils déterrent son bouquin dans les bibliothèques, le bonhomme Bzovius, qui raconte cent fois mieux que moi.

Non loin de la plus haute cime du Jura, mais en redescendant un peu sur son versant occidental, on remarquait encore, il y a près d'un demi-siècle, un amas de ruines qui avait appartenu à l'église et au monastère de *Notre-Dame-des-Épines-Fleuries*. C'est à l'extrémité d'une gorge étroite et profonde, mais beaucoup plus abritée du côté du nord, et qui produit tous les ans, grâce à la faveur de cette exposition, les fleurs les plus rares de la contrée. A une demi-lieue de là, l'extrémité opposée laisse voir aussi les débris d'un antique manoir seigneurial qui a disparu comme la maison de Dieu. On sait seu-

lement qu'il était occupé par une famille très-renommée dans les armes, et que le dernier des nobles chevaliers dont il portait le nom, mourut à la conquête du tombeau de Jésus-Christ, sans laisser d'héritier pour perpétuer sa race. La veuve inconsolable n'abandonna pas des lieux si propres à entretenir sa mélancolie, mais le bruit de sa piété se répandit au loin avec ses bienfaits, et une tradition glorieuse consacre à jamais sa mémoire aux respects des générations chrétiennes. Le peuple, qui a oublié tous ses autres titres, l'appelle encore LA SAINTE.

Un de ces jours où l'hiver, près de finir, se relâche tout à coup de sa rigueur, sous les influences d'un ciel tempéré, LA SAINTE se promenait, comme d'habitude, dans la longue avenue de son château, l'esprit occupé de pieuses méditations.

Elle arriva ainsi jusqu'aux buissons d'épines qui la terminent encore, et elle ne fut pas peu surprise de voir qu'un de ces arbustes s'était chargé déjà de toute sa parure du printemps. Elle se hâta de s'en approcher pour s'assurer que cette apparence n'était pas produite par un reste de neige rebelle, et, ravie de le voir couronné en effet d'une multitude innombrable de belles petites étoiles blanches à rayons incarnats, elle en détacha soigneusement un rameau pour le suspendre dans son oratoire à une image de la Sainte Vierge qu'elle avait depuis son enfance en grande vénération, et s'en revint joyeuse de lui porter cette offrande innocente. Soit que ce faible tribut fût réellement agréable à la divine mère de Jésus, soit qu'un plaisir particulier qu'on ne saurait définir soit réservé à la moin-

dre effusion d'un cœur tendre vers l'objet qu'il aime, jamais l'âme de la châtelaine ne s'était ouverte à des émotions plus ineffables que dans cette douce soirée. Aussi se promit-elle avec une joie ingénue retourner tous les jours au buisson fleuri, et d'en rapporter tous les jours une guirlande nouvelle. On peut croire qu'elle fut fidèle à cet engagement.

Un jour, cependant, que le soin des pauvres et des malades l'avait retenue plus longtemps que d'ordinaire, elle eut beau se presser de gagner son parterre sauvage; la nuit y arriva avant elle, et on dit qu'elle commençait à regretter de s'être engagée si avant dans ces solitudes, quand une clarté calme et pure, comme celle qui descend du jour naissant, lui montra soudainement toutes ses épines en fleurs. Elle suspendit un instant ses

pas, à la pensée que cette lumière pouvait provenir d'une halte de brigands, car il était impossible d'imaginer qu'elle fût produite par des myriades de vers luisants, éclos avant leur saison. L'année était encore trop éloignée alors des nuits tièdes et pacifiques de l'été. Toutefois, l'obligation qu'elle s'était imposée venant se présenter à son esprit et ranimer un peu son courage, elle marcha légèrement, en retenant son haleine, vers le buisson aux blanches fleurs, saisit d'une main tremblante une branche qui sembla tomber d'elle-même entre ses doigts, tant elle fit peu de résistance, et reprit le chemin du manoir, sans oser regarder derrière elle.

Durant toute la nuit suivante, la sainte dame réfléchit à ce phénomène, sans pouvoir l'expliquer; et, comme elle avait

à cœur d'en pénétrer le mystère, dès le lendemain, à la même heure du soir, elle se rendit aux buissons, en compagnie d'un serviteur fidèle et de son vieux chapelain. La douce lumière y régnait ainsi que la veille, et semblait devenir, à mesure qu'ils approchaient, plus vive et plus rayonnante. Ils s'arrêtèrent alors et se mirent à genoux, parce qu'il leur sembla que cette lumière venait du ciel; après quoi le bon prêtre se leva seul, fit quelques pas respectueux vers les épines fleuries, en chantant une hymne de l'église, et les détourna sans efforts, car elles s'ouvrirent comme un voile. Le spectacle qui s'offrit en ce moment à leurs regards les frappa d'une telle admiration, qu'ils restèrent longtemps immobiles, tout pénétrés de reconnaissance et de joie. C'était une image de la sainte

Vierge, taillée avec simplicité dans un bois grossier, animée des couleurs de la vie par un pinceau peu savant, et revêtue d'habits qui ne révélaient qu'un luxe naïf; mais c'était d'elle qu'émanait la splendeur miraculeuse dont ces lieux étaient éclairés. « Je vous salue, Marie pleine de grâces, » dit enfin le chapelain prosterné; et au murmure harmonieux qui s'éleva dans tous les bois, quand il eut prononcé ces paroles, on aurait pu croire qu'elles étaient répétées par le chœur des anges. Il récita ensuite, avec solennité, ces admirables litanies où la foi a parlé sans le savoir le langage de la poésie la plus élevée, et après de nouveaux actes d'adoration, il souleva la statue entre ses mains, afin de la transporter au château où elle devait trouver un sanctuaire plus digne d'elle, pendant

que la dame et le valet, les mains jointes et le front incliné, le suivaient lentement en s'unissant à ses prières.

Je n'ai pas besoin de dire que l'image merveilleuse fut placée dans une niche élégante, qu'elle fut entourée de flambeaux odorants, baignée de parfums, chargée d'une riche couronne, et saluée, jusqu'au milieu de la nuit, du cantique des fidèles. Cependant, le matin, on ne la retrouva plus, et l'alarme fut vive parmi tous ces chrétiens que sa conquête avait comblés d'un bonheur si pur. Quel péché inconnu pouvait avoir attiré cette disgrâce au manoir de LA SAINTE? Pourquoi la Vierge céleste l'avait-elle quitté? Quel nouveau séjour avait-elle choisi? On le devine sans doute. La bienheureuse mère de Jésus avait préféré l'ombre modeste de ses buissons favoris à l'éclat

d'une demeure mondaine. Elle était retournée, au milieu de la fraîcheur des bois, goûter la paix de sa solitude et les douces exhalaisons de ses fleurs. Tous les habitants du château s'y rendirent dans la soirée et l'y trouvèrent, plus resplendissante que la veille. Ils tombèrent à genoux dans un respectueux silence.

« Puissante reine des anges! dit la châtelaine, c'est ici la demeure que vous préférez. Votre volonté sera faite. »

Et peu de temps après, en effet, un temple embelli de tous les ornements que prodiguait l'architecte inspiré en ces siècles d'imagination et de sentiment, s'éleva autour de l'image révérée. Les grands de la terre la voulurent enrichir de leurs dons, les rois la dotèrent d'un tabernacle d'or pur. La renommée de ses miracles

se répandit au loin dans tout le monde chrétien, et appela dans la vallée une multitude de femmes pieuses qui s'y rangèrent sous la règle d'un monastère. La sainte veuve, plus touchée que jamais des lumières de la grâce, ne put refuser le titre de supérieure de cette maison. Elle y mourut pleine de jours, après une vie de bonnes œuvres, d'exemples et de sacrifices, qui s'exhala aux pieds des autels de la Vierge.

Telle est, suivant les chroniques manuscrites de la province, l'origine de l'église et du couvent de *Notre-Dame-des-Épines-Fleuries*.

Deux siècles s'étaient écoulés depuis la mort de LA SAINTE, et une jeune vierge de sa famille était encore, suivant l'usage, sœur *custode* du saint tabernacle ; ce qui veut dire qu'elle en avait la garde, et que

c'était à elle qu'il appartenait d'ouvrir le tabernacle aux jours solennels où l'image miraculeuse était offerte à la piété du peuple. C'est elle qui avait soin d'entretenir l'elégance toujours nouvelle de sa parure, d'en chasser la poussière et les insectes malfaisants, de recueillir, pour composer sa couronne ou pour orner son autel, les fleurs du jardin les plus gracieuses dans leur port et les plus chastes dans leur couleur, d'en former des festons, des guirlandes et des bouquets qui attiraient à leur tour, par le grand vitrail ouvert au soleil levant, une multitude de papillons de pourpre et d'azur, fleurs volantes de la solitude. Parmi ces innocents tributs, la fleur de l'épine était toujours préférée dans sa saison ; et, contrefaite pour toutes les autres avec un art dont les bonnes religieuses avaient dès lors

dérobé le secret à la nature, elle reposait sur le sein de la belle madone, en touffe épaisse nouée d'un ruban d'argent. Les papillons eux-mêmes auraient pu s'y tromper quelquefois, mais ils n'osaient s'arrêter sur ces fleurs célestes qui n'étaient pas faites pour eux.

La sœur custode s'appelait alors Béatrix. Agée de dix-huit ans tout au plus, elle avait à peine entendu dire qu'elle fût belle, car elle était entrée à quinze ans dans la maison de la sainte Vierge, aussi pure que ses fleurs.

Il y a un âge heureux ou funeste où le cœur d'une jeune fille comprend qu'il est créé pour aimer, et Béatrix y était parvenue; mais ce besoin, d'abord vague et inquiet, n'avait fait que lui rendre ses devoirs plus chers. Incapable de s'expliquer alors les mouvements secrets dont elle

était agitée, elle les avait pris pour l'instinct d'une pieuse ferveur qui s'accuse de n'être pas assez ardente, et qui se croit encore obligée envers ce qu'elle aime, tant qu'elle ne l'aime pas jusqu'à l'enthousiasme et jusqu'au délire. L'objet inconnu de ces transports échappait à son inexpérience; et parmi ceux qui tombaient, si l'on peut s'exprimer ainsi, sous les sens de son âme ingénue, la sainte Vierge seule lui paraissait digne de cette adoration passionnée, à laquelle sa vie pouvait à peine suffire. Ce culte de tous les moments était devenu l'unique occupation de sa pensée, le charme unique de sa solitude; il remplissait jusqu'à ses rêves de mystérieuses langueurs et d'ineffables transports. On la voyait souvent prosternée devant le tabernacle, exhalant vers sa divine protectrice des prières entrecou-

pées de sanglots, ou mouillant le parvis de ses pleurs; et la Vierge céleste souriait sans doute, du haut de son trône éternel, à cette heureuse et tendre méprise de l'innocence, car la sainte Vierge aimait Béatrix, et se plaisait à en être aimée. Elle avait lu d'ailleurs peut-être dans le cœur de Béatrix qu'elle en serait aimée toujours.

Il arriva dans ce temps-là un événement qui souleva le voile sous lequel le secret de Béatrix avait été si longtemps caché pour elle-même. Un jeune seigneur des environs, attaqué par des assassins, fut laissé pour mort dans la forêt; et quoiqu'il conservât tout au plus les faibles apparences d'une existence prête à s'éteindre, les serviteurs du monastère le transportèrent dans leur infirmerie. Comme les filles des châtelains possédaient à cette

époque, dès leur première jeunesse, le formulaire des recettes et l'art des pansements, Béatrix fut envoyée par ses sœurs au secours de l'agonisant. Elle mit en œuvre tout ce qu'elle avait appris de cette utile science, mais elle comptait davantage sur l'intercession de la Vierge miraculeuse; et ses longues et laborieuses veilles, partagées entre les soins de la garde-malade et les prières de la servante de Marie, obtinrent tout le succès qu'elle en avait espéré. Raymond rouvrit ses yeux à la lumière, et reconnut sa libératrice; il l'avait vue quelquefois dans le château même où elle était née.

« Eh quoi! s'écria-t-il, Béatrix, est-ce vous que je retrouve? vous que j'ai tant aimée dans mon enfance, et que l'aveu trop vite oublié de votre père et du mien m'avait permis d'espérer pour épouse!

Par quel funeste hasard vous ai-je revue, enchaînée dans les liens d'une vie qui n'est pas faite pour vous, et séparée sans retour de ce monde brillant dont vous étiez l'ornement? Ah! si vous avez choisi de vous-même cet état de solitude et d'abnégation, Béatrix, je vous le jure, c'est que vous ne connaissiez pas encore votre cœur. L'engagement que vous avez contracté dans l'ignorance où vous étiez des sentiments naturels à tout ce qui respire, est nul devant Dieu comme devant les hommes. Vous avez trahi, sans le savoir, votre destinée d'amante, et d'épouse et de mère! Vous vous êtes condamnée, pauvre et chère enfant, à des jours d'ennui, d'amertume et de dégoût, dont aucun plaisir n'adoucira désormais la longue tristesse! Il est cependant si doux d'aimer, si doux d'être aimé, si doux de revivre par ce

que l'on aime dans des objets que l'on aime ! Les joies pures d'une affection qui double, qui multiplie la vie ; la tendresse d'un ami qui vous adore, qui embellit tous vos moments par des fêtes nouvelles, qui n'existe que pour vous chérir et pour vous plaire; les caresses innocentes de ces jolis enfants, si frais, si gracieux, si joyeux d'être, et qu'un caprice barbare aurait abandonnés au néant ! voilà ce que vous avez perdu ! voilà ce que vous auriez perdu, ma Béatrix, si une obstination aveugle vous retenait dans l'abîme où vous vous êtes plongée ! Mais non, continua-t-il avec une expansion plus vive encore, tu ne méconnaîtras point les intentions de ton Dieu et du mien, qui ne nous a rapprochés que pour nous réunir à jamais ! Tu te rendras aux vœux de l'amour qui t'implore et qui t'éclaire ! Tu

seras l'épouse de Raymond, comme tu es sa sœur et sa bien-aimée! Ne détourne pas de lui tes yeux pleins de larmes! Ne lui arrache pas ta main qui tremble dans les siennes! Dis-lui que tu es disposée à le suivre et à ne plus le quitter!... »

Béatrix ne répondit point; elle n'avait pu trouver des expressions pour rendre ce qu'elle éprouvait. Elle s'échappa des bras affaiblis de Raymond, s'éloigna troublée, éperdue, palpitante, et alla tomber aux pieds de la Vierge, sa consolation et son appui. Elle y pleura comme auparavant, mais ce n'était plus d'une émotion inconnue et sans objet; c'était d'un sentiment plus puissant que la piété, plus puissant que la honte, plus puissant, hélas! que cette Vierge sainte dont elle appelait en vain le secours; et ses pleurs, cette fois, étaient amers et brûlants. On

la vit plusieurs jours de suite, prosternée et suppliante, et on ne s'en étonna point, parce que tout le monde connaissait dans le couvent sa dévotion passionnée pour *Notre-Dame-des-Épines-Fleuries.* Elle passait le reste de ses heures dans la chambre du blessé, dont la guérison avait cependant cessé d'exiger des soins assidus.

Un soir, à l'heure où l'église est fermée, où toutes les sœurs sont retirées dans leurs cellules, où tout se tait jusqu'à la prière, voici Béatrix qui gagne le chœur à pas lents, qui dépose sa lampe sur l'autel, qui ouvre d'une main tremblante la porte du tabernacle, qui se détourne en frémissant et en baissant les yeux, comme si elle craignait que la reine des anges ne la foudroyât d'un regard, et qui se jette à genoux. Elle veut parler,

et les paroles meurent sur ses lèvres, ou se perdent dans ses sanglots. Elle enveloppe son front de son voile et de ses mains; elle essaye de se raffermir et de se calmer; elle tente un dernier effort; elle parvient à arracher de son cœur quelques accents confus, sans savoir si elle profère une prière ou un blasphème.

« O céleste bienfaitrice de ma jeunesse! dit-elle, ô vous que j'ai si longtemps uniquement aimée, et qui restez toujours la plus chère souveraine de mon âme, à quelque indigne partage que je vous fasse descendre! ô Marie, divine Marie! pourquoi m'avez-vous abandonnée? Pourquoi avez-vous permis que votre Béatrix tombât en proie aux horribles passions de l'enfer? Vous savez, hélas! si j'ai cédé sans combats à celle qui me dévore! Aujourd'hui, c'en est

fait, Marie, et c'en est fait pour jamais! je ne vous servirai plus, car je ne suis plus digne de vous servir. J'irai cacher loin de vous l'éternel regret de ma faute, le deuil éternel de mon innocence que vous n'avez pas, vous-même, le pouvoir de me rendre. Souffrez cependant, ô Marie, que j'ose vous adorer encore! prenez en compassion les larmes que je répands, et qui prouvent du moins combien je suis restée étrangère aux lâches trahisons de mes sens! accueillez le dernier de mes hommages comme vous avez accueilli tous les autres; ou plutôt, si mon zèle pour vos autels fut digne de quelque reconnaissance, envoyez la mort à l'infortunée qui vous implore, avant qu'elle vous ait quittée! »

En achevant ces paroles, Béatrix se leva, s'approcha, tremblante, de l'image

de la sainte Vierge, la para de nouvelles fleurs, se saisit de celles qu'elle venait de remplacer, et, honteuse pour la première fois, de l'usage pieux qu'elle n'avait plus le droit d'en faire, elle les pressa sur son cœur, dans le sachet bénit du scapulaire, pour ne jamais s'en séparer. Après cela, elle jeta un dernier regard sur le tabernacle, poussa un cri de terreur et s'enfuit.

La nuit suivante, une voiture rapide entraîna loin du couvent le beau chevalier blessé, et une jeune religieuse, infidèle à ses vœux, qui l'accompagnait.

La première année qui s'écoula depuis, fut presque tout entière à l'ivresse d'une passion satisfaite. Le monde même était pour Béatrix un spectacle nouveau, inépuisable en jouissances. L'amour multipliait autour d'elle tous les moyens de

séduction qui pouvaient perpétuer son erreur et achever sa perte; elle ne sortait des rêves de la volupté que pour s'éveiller au milieu de la joie des festins, parmi les jeux des baladins et les concerts des ménestrels; sa vie était une fête insensée, où la voix sérieuse de la réflexion, étouffée par les clameurs de l'orgie, aurait essayé vainement de se faire entendre; et cependant Marie n'était pas tout à fait sortie de son souvenir. Plus d'une fois, dans les apprêts de sa toilette, son scapulaire s'était machinalement ouvert sous ses doigts. Plus d'une fois elle avait laissé tomber sur le bouquet flétri de la Vierge, un regard et une larme. La prière avait monté plus d'une fois jusqu'à ses lèvres, comme une flamme cachée que la cendre n'a pu contenir, mais elle s'y était éteinte sous les baisers de son ravisseur;

et, dans son délire même, quelque chose lui disait encore qu'une prière l'aurait sauvée !

Elle ne tarda pas d'éprouver qu'il n'y a d'amour durable que celui qui est épuré par la religion; que l'amour seul du Seigneur et de Marie échappe aux vicissitudes de nos sentiments; que, seul entre toutes nos affections, il semble s'accroître et se fortifier par le temps, pendant que les autres brûlent si vives et se consument si vite dans nos cœurs de cendre. Cependant elle aimait Raymond autant qu'elle pouvait aimer, mais un jour arriva où elle comprit que Raymond ne l'aimait plus. Ce jour lui fit prévoir le jour plus horrible encore où elle serait tout à fait abandonnée de celui pour qui elle avait abandonné l'autel, et ce jour redouté arriva aussi, Béatrix se trouva sans appui

sur la terre, hélas! et sans appui dans le ciel. Elle chercha en vain une consolation dans ses souvenirs, un refuge dans ses espérances. Les fleurs du scapulaire s'étaient flétries comme celles du bonheur. La source des larmes et de la prière était tarie. La destinée que s'était faite Béatrix venait de s'accomplir. L'infortunée accepta sa damnation. Plus on tombe de haut dans le chemin de la vertu, plus la chute a d'ignominie, plus elle est irréparable, et c'est de haut que Béatrix était tombée. Elle s'effraya d'abord de son opprobre, et puis elle finit par en contracter l'habitude, parce que le ressort de son âme s'était brisé. Quinze années s'écoulèrent ainsi, et pendant quinze ans, l'ange tutélaire que le baptême avait donné à son berceau, l'ange au cœur de frère qui l'avait tant aimée, se voila de ses ailes et pleura.

Oh! que ces années fugitives emportèrent de trésors avec elles! l'innocence, la pudeur, la jeunesse, la beauté, l'amour, ces roses de la vie qui ne fleurissent qu'une fois, et jusqu'au sentiment de la conscience qui dédommage de toutes les autres pertes! Les bijoux qui l'avaient autrefois parée, tributs impies que la débauche paye au crime, lui fournirent quelque temps une ressource trop prompte à s'épuiser. Elle demeura seule, délaissée, objet de mépris pour les autres comme pour elle-même, livrée aux dédains insolents du vice, et odieuse à la vertu, exemple rebutant de honte et de misère que les mères montraient à leurs enfants pour les détourner du péché! Elle se lassa d'être à charge à la pitié, de ne recevoir que des aumônes qu'une pieuse répugnance clouait souvent aux

mains de la charité, de n'être secourue à l'écart que par des gens qui avaient la rougeur sur le front, en lui accordant un peu de pain. Un jour, elle s'enveloppa de ses haillons, qui avaient été dans leur fraîcheur une riche toilette; elle résolut d'aller demander les aliments de la journée ou l'asile de la nuit à ceux qui ne l'avaient pas connue! Elle se flatta de cacher son infamie dans son malheur; elle partit, la pauvre mendiante, sans autre bien que les fleurs qu'elle avait autrefois ravies au bouquet de la Vierge, et qui tombaient, une à une, en poussière, sous ses lèvres desséchées!

Béatrix était jeune encore, mais la honte et la faim avaient imprimé sur son front ces traces hideuses qui révèlent une vieillesse hâtive. Quand sa figure pâle et muette implorait timidement les se-

cours des passants, quand sa main blanche et délicate s'ouvrait en frémissant à leurs dons, il n'était personne qui ne sentît qu'elle avait dû avoir d'autres destinées sur la terre. Les plus indifférents s'arrêtaient devant elle avec un regard amer qui semblait dire : O ma fille! comment êtes-vous tombée?... — Et son regard, à elle, ne leur répondait plus; car il y avait longtemps qu'elle ne pouvait plus pleurer. Elle marcha longtemps, longtemps : son voyage semblait ne devoir aboutir qu'à la mort. Un jour surtout, elle avait parcouru, depuis le lever du soleil, sur le revers d'une montagne nue, un sentier âpre et raboteux, sans que l'aspect d'aucune maison vînt consoler sa lassitude ; elle avait eu pour seul aliment quelques racines sans saveur arrachées aux fentes des rochers ; sa chaussure en

lambeaux venait d'abandonner ses pieds sanglants; elle se sentait défaillir de fatigue et de besoin, lorsqu'à la nuit close, elle fut frappée tout à coup de l'aspect d'une longue ligne de lumières qui annonçaient une vaste habitation, et vers lesquelles elle se dirigea de toutes les forces qui lui restaient; mais au signal d'une cloche argentine, dont le son réveilla dans son cœur un étrange et vague souvenir, tous les feux s'éteignirent à la fois, et il n'y eut plus autour d'elle que la nuit et le silence. Elle fit cependant quelques pas encore, les bras étendus, et ses mains tremblantes s'appuyèrent contre une porte fermée. Elle s'y soutint un moment, comme pour reprendre haleine; elle essaya de s'y attacher pour ne pas tomber; ses doigts débiles la trahirent; ils glissèrent sous le poids de son corps :

O sainte Vierge ! s'écria-t-elle, pourquoi vous ai-je quittée!... Et la malheureuse Béatrix s'évanouit sur le seuil.

Que la colère du ciel soit légère aux coupables ! De pareilles nuits expient toute une vie de désordre ! La fraîcheur saisissante du matin commençait à peine à ranimer en elle un sentiment confus et douloureux d'existence, quand elle s'aperçut qu'elle n'était pas seule. Une femme agenouillée à ses côtés soulevait sa tête avec précaution, et la regardait fixement dans l'attitude d'une curiosité inquiète, en attendant qu'elle fût tout à fait revenue à elle-même.

« Dieu soit béni à jamais, dit la bonne tourière, de nous envoyer de si bonne heure un acte de piété à exercer et un malheur à secourir ! C'est un événement d'heureux augure pour la glorieuse fête

de la sainte Vierge que nous célébrons aujourd'hui ! Mais comment se fait-il, ma chère enfant, que vous n'ayez pas pensé à tirer la cloche ou à frapper du marteau ? Il n'y a point d'heure où vos sœurs en Jésus-Christ n'eussent été prêtes à vous recevoir. Bien, bien !... ne me répondez pas maintenant, pauvre brebis égarée ! Fortifiez-vous de ce bouillon que j'ai chauffé à la hâte, aussitôt que je vous ai aperçue; goûtez ce vin généreux qui rendra la chaleur à votre estomac et la souplesse à vos membres endoloris. Faites-moi signe que vous êtes mieux. Buvez, buvez tout, et maintenant, avant de vous lever, si vous n'en avez pas encore la force, enveloppez-vous de cette mante que j'ai jetée sur vos épaules; donnez-moi entre mes mains vos petites mains si froides, pour que j'y rappelle le sang et

la vie. Sentez-vous déjà vos doigts se dégourdir sous mon haleine? Oh! vous serez bien tout à l'heure! »

Béatrix, pénétrée d'attendrissement, se saisit des mains de la digne religieuse, et les pressa à plusieurs reprises sur ses lèvres.

— Je suis bien déjà, lui dit-elle, et je me sens en état d'aller remercier Dieu de la grâce qu'il m'a faite en me dirigeant vers cette sainte maison. Seulement, pour que je puisse la comprendre dans mes prières, ayez la bonté de m'apprendre où je suis?

— Et où seriez-vous, répliqua la tourière, si ce n'est à Notre-Dame-des-Épines-Fleuries, puisqu'il n'y a point d'autre monastère dans ces solitudes à plus de cinq lieues à la ronde?

— Notre-Dame-des-Épines-Fleuries!

s'écria Béatrix avec un cri de joie que suivirent aussitôt les marques de la plus profonde consternation; Notre-Dame-des-Épines-Fleuries! reprit-elle en laissant tomber sa tête sur son sein; que le Seigneur ait pitié de moi!

— Eh quoi! ma fille, dit la charitable hospitalière, ne le saviez-vous pas? Il est vrai que vous paraissez venir de bien loin, car je n'ai jamais vu d'habillements de femme qui ressemblassent aux vôtres. Mais Notre-Dame-des-Épines-Fleuries ne borne pas sa protection aux habitants du pays. Vous n'ignorez pas, si vous en avez ouï parler, qu'elle est bonne pour tout le monde.

— Je la connais, et je l'ai servie, répondit Béatrix; mais je viens de bien loin, comme vous dites, ma mère, et il n'est pas étonnant que mes yeux n'aient point

reconnu d'abord ce séjour de paix et de bénédiction. Voilà cependant l'église, et le couvent, et les buissons d'épines où j'ai cueilli tant de fleurs. Hélas ! ils fleurissent toujours !... J'étais si jeune cependant quand je les ai quittés !... C'était du temps, continua-t-elle en relevant son front vers le ciel avec cette expression résolue que donne aux remords d'un chrétien l'abnégation de lui-même, c'était du temps où sœur Béatrix était custode de la sainte chapelle. Ma mère, vous en souvenez-vous ?

— Comment l'aurais-je oublié, mon enfant, puisque sœur Béatrix n'a jamais cessé d'être custode de la sainte chapelle ? — puisqu'elle est restée jusqu'aujourd'hui parmi nous, et qu'elle restera longtemps, j'espère, un sujet d'édification pour toute la communauté; — puisque, après

la protection de la sainte Vierge, nous ne connaissons point d'appui plus assuré devant le ciel ?

— Je ne parle point de celle-là, interrompit Béatrix en soupirant amèrement ; je parle d'une autre Béatrix qui a fini sa vie dans le péché, et qui occupait la même place il y a seize ans.

— Le bon Dieu ne vous punira pas de ces paroles insensées, dit la tourière en la rapprochant de son sein. La détresse et la maladie qui altèrent vos esprits, ont troublé votre mémoire de ces tristes visions. Il y a plus de seize ans que j'habite ce couvent, et je n'y ai jamais connu d'autre custode de la sainte chapelle que sœur Béatrix. Au reste, puisque vous êtes décidée à présenter à Notre-Dame un acte d'adoration, pendant que je vous préparerai un lit, allez, ma sœur, allez

au pied du tabernacle; vous y trouverez déjà Béatrix, et vous la reconnaîtrez aisément, car la bonté divine a permis qu'elle ne perdît pas en vieillissant une des grâces de sa jeunesse. Je vous retrouverai tout à l'heure, pour ne plus vous quitter jusqu'à votre entier rétablissement.

En achevant ces paroles, la tourière rentra dans le cloître. Béatrix gagna en chancelant l'escalier de l'église, s'agenouilla sur le parvis, et le frappa de sa tête; puis s'enhardit un peu, se leva, et, de colonne en colonne, s'avança jusqu'à la grille, où elle retomba sur ses genoux. A travers le nuage dont sa vue était obscurcie, elle avait distingué la sœur custode qui était debout devant le tabernacle.

Peu à peu, la sœur se rapprochait d'elle en faisant sa revue ordinaire du

saint lieu, rendant la flamme aux lampes éteintes, ou remplaçant les guirlandes de la veille par de nouvelles guirlandes. Béatrix ne pouvait en croire ses yeux. Cette sœur, c'était elle-même, non telle que l'âge, le vice et le désespoir l'avaient faite, mais telle qu'elle avait dû être aux jours innocents de sa jeunesse. Était-ce une illusion produite par le remords? Était-ce un châtiment miraculeux, anticipé sur ceux que lui réservait la malédiction céleste? Dans le doute, elle cacha sa tête dans ses mains, et la reposa immobile contre les barreaux de la grille, en balbutiant du bout des lèvres les plus tendres de ses prières d'autrefois.

Et cependant la sœur custode marchait toujours. Déjà les plis de ses vêtements avaient effleuré les barreaux. Béatrix accablée n'osait respirer.

— C'est toi, chère Béatrix, dit la sœur d'une voix dont aucune parole humaine ne peut exprimer la douceur. Je n'ai pas besoin de te voir pour te reconnaître, car tes prières viennent à moi telles que je les ai jadis entendues. Il y a longtemps que je t'attendais; mais, comme j'étais sûre de ton retour, je pris ta place le jour où tu m'as quittée, pour qu'il n'y eût personne qui s'aperçût de ton absence. Tu sais maintenant ce que valent les plaisirs et le bonheur dont l'image t'avait séduite, et tu ne t'en iras plus. C'est, entre nous, pour le siècle et pour l'éternité. Rentre donc avec confiance dans le rang que tu occupais parmi mes filles. Tu trouveras dans ta cellule, dont tu n'as pas oublié le chemin, l'habit que tu y avais laissé, et tu revêtiras avec lui ta première innocence, dont il est l'emblème; c'est une grâce peu commune

que je devais à ton amour, et que j'ai obtenue pour ton repentir. Adieu, sœur custode de Marie! Aimez Marie comme elle vous a aimée!

C'était Marie en effet; et quand Béatrix éperdue releva vers elle ses yeux inondés de larmes, quand elle étendit vers elle ses bras palpitants en lui jetant une action de grâces brisée par ses sanglots, elle vit la sainte Vierge monter les degrés de l'autel, rouvrir la porte du tabernacle, et s'y rasseoir dans sa gloire céleste sous son auréole d'or et sous ses festons d'épines fleuries.

Béatrix ne redescendit pas au chœur sans émotion. Elle allait revoir ces compagnes dont elle avait trahi la foi, et qui avaient vieilli, exemptes de reproche, dans la pratique d'un devoir austère. Elle se glissa parmi ses sœurs, le front baissé, et

prête à s'humilier au premier cri qui annoncerait sa réprobation. Le cœur vivement agité, elle prêta une oreille attentive à leurs voix, et elle n'entendit rien. Comme aucune d'elles n'avait remarqué son départ, aucune d'elle ne fit attention à son retour. Elle se précipita aux pieds de la sainte Vierge, qui ne lui avait jamais paru si belle, et qui semblait lui sourire. Dans les rêves de sa vie d'illusions, elle n'avait rien compris qui approchât d'un tel bonheur.

La divine fête de Marie (car je crois avoir dit que ceci se passait le jour de l'Assomption) s'accomplit dans un mélange de recueillement et d'extase dont les plus belles des solennités passées avaient à peine donné l'idée à cette communauté de vierges, sans tache comme leur reine. Les unes avaient vu tomber du tabernacle des lumières miraculeuses,

les autres avaient entendu le chant des anges se mêler à leurs chants pieux, et s'étaient arrêtées de respect pour n'en pas troubler la céleste harmonie. On se racontait avec mystère qu'il y avait ce jour-là une fête dans le paradis, comme dans le monastère des Épines-Fleuries; et, par un phénomène étranger à cette saison, toutes les épines de la contrée avaient refleuri, de sorte que ce n'était, au dehors comme au dedans, que printemps et parfums. C'est qu'une âme était rentrée dans le sein du Seigneur, dépouillée de toutes les infirmités et de toutes les ignominies de notre condition, et qu'il n'y a point de fête qui soit plus agréable aux saints.

Une seule inquiétude obscurcit un moment l'innocente joie des colombes de la Vierge. Une pauvre femme, toute souffreteuse et toute malade, s'était assise le

matin sur le seuil du monastère. La tourière l'avait vue, elle l'avait imparfaitement soulagée; elle avait disposé pour elle un lit doux et tiède où reposer ses membres débiles, affaiblis par la privation, et depuis elle l'avait inutilement cherchée. Cette malheureuse créature avait disparu sans qu'on en retrouvât aucunes traces, mais on pensait que sœur Béatrix pouvait l'avoir aperçue à l'église où elle s'était réfugiée.

— Rassurez-vous, mes sœurs, dit Béatrix émue jusqu'aux larmes de ces tendres soucis: rassurez-vous, continua-t-elle en pressant la tourière contre son sein; j'ai vu cette pauvre femme et je sais ce qu'elle est devenue. Elle est bien, mes sœurs, elle est heureuse, plus heureuse qu'elle ne le mérite et que vous n'auriez pu l'espérer pour elle.

Cette réponse apaisa toutes les craintes; mais elle fut remarquée, parce que c'était la première parole sévère qui fût sortie de la bouche de Béatrix.

Après cela toute l'existence de Béatrix s'écoula comme un seul jour, comme ce jour de l'avenir qui est promis aux élus du Seigneur, sans ennui, sans regrets, sans crainte, sans autre émotion, car les cœurs sensibles ne peuvent s'en passer tout à fait, que celles de la piété envers Dieu et de la charité envers les hommes. Elle vécut un siècle sans avoir paru vieillir, parce qu'il n'y a que les mauvaises passions de l'âme qui vieillissent le corps. La vie des bons est une jeunesse perpétuelle.

Béatrix mourut cependant, ou plutôt elle s'endormit avec calme dans ce sommeil passager du tombeau qui sépare le

temps de l'éternité. L'Église honora sa mémoire d'un souvenir glorieux. Elle la plaça au rang des saints.

Bzovius, qui a examiné cette histoire avec le grave esprit de critique dont les auteurs canoniques offrent tant d'exemples, est bien convaincu qu'elle a mérité cet honneur par sa tendre fidélité à la sainte Vierge; car c'est, dit-il, le pur amour qui fait les saints; et je le déclare avec peu d'autorité, j'en conviens, mais dans la sincérité de mon esprit et de mon cœur: Tant que l'école de Luther et de Voltaire ne m'aura pas offert un récit plus touchant que le sien, je m'en tiendrai à l'opinion de Bzovius.

FIN.

TABLE.

LES QUATRE TALISMANS.

LÉGENDE DE SOEUR BÉATRIX.

